



MILOSH LUCZYNSKI

**JE VOIS L'ARROGANCE SANS FOND DE MES A PRIORI
- JE NE SUIS QU'UN ÊTRE HUMAIN**



MIŁOSH LUCZYŃSKI

JE VOIS L'ARROGANCE SANS FOND DE MES A PRIORI
- JE NE SUIS QU'UN ÊTRE HUMAIN

WIDZĘ BEZGRANICZNĄ AROGANCJĘ MOICH UPZDZEŃ
- JESTEM TYLKO CZŁOWIEKIEM

I SEE THE BOTTOMLESS ARROGANCE OF MY PRESUPPOSITIONS
- I AM JUST A HUMAN BEING

Pratiquant de façon très personnelle différents médiums : mapping-vidéo, performance, installation, sculpture, peinture... Milosh Luczynski poursuit – dans cette exposition au titre évocateur emprunté à l’anthropologue Jérémy Narby : **Je vois l’arrogance sans fond de mes a priori, je ne suis qu’un être humain** – son exploration du Vivant. De l’interconnectivité aux algorithmes évolutionnaires jusqu’à l’impact des activités humaines sur son environnement l’artiste nous invite ici à porter un regard humble sur la diversité du Monde. Fortement marqué par sa lecture de « La pensée écologique » du philosophe Timothy Morton, les films stroboscopique de Milosh Luczynski scandent en un flux ininterrompu des captations de paysages urbains et ruraux, de forêts, de déserts, de rivières... Il co-réalise des peintures avec l’aide d’un robot. Il convoque des textes-amis et assemble, en installation brutaliste, des échantillons de nature.

curatrice : **Bettie Nin**

—

Uprawiając w bardzo osobisty sposób różne dziedziny twórczości: video mapping, performance, instalacje, rzeźbę, malarstwo,... w wystawie noszącej sugestywny, zaczerpnięty od antropologa Jeremego Narby’ego tytuł **“Widzę bezgraniczną arogancję moich uprzedzeń, jestem tylko człowiekiem”**, Milosh Luczynski kontynuuje swoje badania nad Żyjącym. Od wzajemnej współzależności wszystkiego, przez algorytmy ewolucyjne, po wpływ działań człowieka na środowisko. Głęboko zainspirowany lekturą tekstów filozofa Timothy Mortona, Milosh Luczynski zaprasza nas do opuszczenia wąskiej perspektywy i spojrzenia z dystansu, ze skromnością, na różnorodność Świata. Jego stroboskopowe filmy w nieprzerwanym, prawie płynnym strumieniu migocza obrazami miast, krajobrazów wiejskich, lasów, pustyni, rzek...

Wspólnie z robotem maluje obrazy, przywołuje teksty swoich przyjaciół a z próbek Natury buduje brutalistyczną instalacje.

kuratorka **Bettie Nin**

—

Practicing in a deeply personal manner across various mediums: video mapping, performance, installation, sculpture, painting... Milosh Luczynski pursues - in this exhibition bearing the evocative title borrowed from anthropologist Jeremy Narby: **“I see the bottomless arrogance of my presuppositions. I am just a human being”** - his exploration of the Living. From interconnectedness to evolutionary algorithms to the impact of human activities on the environment, Milosh Luczynski invites us here to zoom out and to cast a humble gaze upon the diversity of the World. Heavily influenced by his reading of philosopher Timothy Morton, his stroboscopic films punctuate, in an almost liquid, uninterrupted flow, captures of urban and rural landscapes, forests, deserts, rivers... He collaborates on paintings with the assistance of a robot. He summons texts from friends and assembles, in a brutalist installation, samples of nature

curator **Bettie Nin**



Les animaux ne sont pas des “animaux” _ 2023-24
crâne de vache (trouvé dans la forêt des Carpates), sabots de cerf, sabots de chevreuil, bois brûlé, béton armé, acier noir, éléments en acier trouvés (poteau de rue parisien, fragments de matériel agricole normand), coquilles de solénoïdes _ environ 120 x 120 x 60cm
Zwierzęta nie są “zwierzętami” _ 2023-24
czaszka krowy (znaleziona w lesie karpackim), racice jelenia, racice sarny, palone drewno, beton zbrojony, czarna stal, znalezione elementy stalowe (paryski słupek uliczny, fragmenty sprzętu rolniczego z Normandii), muszle solenoidea _ około 120 x 120 x 60cm
Animals are not “animals” _ 2023-24
cow skull (found in Carpathian forest), deer hooves, roe deer hooves, burnt wood, reinforced concrete, black steel, found steel elements (Parisian street post, fragments of Normandy agricultural equipment), solenoidea shells _ approximately 120 x 120 x 60cm



RAFAL MAZUR

COMPRENDRE PAR RÉSONANCE

“Nous vivons à une époque où beaucoup cherchent déjà à relier ce qui était autrefois séparé.”

Certains philosophes pensent que les êtres humains vivent dans un mouvement cognitif permanent qui pourrait être à l'origine d'une plus grande efficacité de nos relations intraspécifiques, en comparaison de celles des autres organismes vivants sur la planète, résultant, de facto, en l'expansion colonisatrice de notre espèce. Ce mouvement cognitif serait lié au développement d'un esprit complexe basé sur un nombre colossal de connexions neuronales. C'est sur une telle théorie que l'homme a développé la conviction de son unicité et de son caractère extraordinaire, proclamant qu'il pouvait en principe tout comprendre et maîtriser, et que s'il ne l'avait pas encore fait, ce n'était qu'une question de temps. Cette conviction est appuyée par toutes sortes de connaissances soi-disant religieuses autour de la question "assujettir la terre", ainsi que par des tentatives de compréhension de la réalité de manière systématique, visant à l'objectivité scientifique ou permettant d'atteindre une supposée « Vérité ».

Le concept de séparation de l'homme, tant cognitive qu'ontologique, du reste du monde, est fondé sur la croyance que la réalité est divisée, c'est-à-dire composée, de petits éléments. La recherche du plus petit élément, présumé indivisible, avait pour but de comprendre comment fonctionne la réalité et, en conséquence, comment la manipuler pour notre bénéfice humain. À cela s'ajoutait l'idée que le monde fonctionne comme une sorte de mécanisme et que la connaissance du fonctionnement de ses parties constituantes se traduisait par la connaissance de son fonctionnement dans son ensemble. Ce concept, opérant sous différentes variantes, a imprégné toute la culture, à tel point que même aujourd'hui, au XXI^e siècle, certains luttent encore à la résolution des paradoxes de Zénon d'Élée.

Homo sapiens, par conséquent, s'est fabriqué une image hiérarchique du monde et s'est placé au sommet de la pyramide, assis tout en haut, manipulant les niveaux inférieurs à sa guise, ignorant le fait qu'en déplaçant la base, il devait aussi déplacer le sommet - nous avons affaire ici à une sorte de schizophrénie cognitive -. Le fait que l'homme, dans sa fierté ontologique, se soit reconnu comme un être appartenant à une réalité autre, ou existant d'une autre manière que le reste du monde, a déjà été assez bien étudié et décrit ; ce n'est ni le moment ni le lieu de le développer davantage ici. Il y a une forte probabilité qu'aujourd'hui, la grande majorité des gens ne ressentent aucun lien spécial avec le monde non-humain, étant donné la manière dont la culture moderne traite ce que l'on appelle l'« environnement naturel » et les autres vivants. C'est comme si nous existions quelque part à côté de ce monde des plantes, des animaux non-humains, des forêts, des montagnes, des rivières, des océans et que les changements qui opèrent en lui ne concernent pas vraiment notre existence.

Ce genre de paradigme est cohérent avec l'attitude cognitive qui sous-tend fondamentalement notre science, historiquement destinée à nous fournir des connaissances certaines et objectives (nous sommes définitivement une espèce crédule et excessivement optimiste). Homo sapiens, dans ses activités cognitives systématisées, a inventé comme méthode pour garantir sa vision de la réalité, l'attitude d'un observateur externe, non impliqué. En d'autres termes : nous sommes une sorte de spectateur, dans une sorte de théâtre anatomique, et le monde (celui à l'extérieur de nous) est le patient (ou le corps du patient) observé, disséqué, classifié, décrit, mesuré, pesé, etc. Mais il est différent de nous-mêmes ; nous sommes assis confortablement dans un

amphithéâtre, observant la réalité présentée comme subissant une vivisection, la traitant comme nous pouvons le faire dans une telle situation - comme quelque chose de séparé de nous - ne nous identifiant pas à l'objet examiné, n'entrant dans aucune relation avec lui autre que la simple curiosité, aboutissant à une description sèche, non émotionnelle, purement technique. Dans notre idée de la réalité et de notre place dans celle-ci, nous avons décidé que les outils analytiques utilisés pour la connaître sans entrer en étroite relation avec elle, nous permettraient de la connaître de manière objective puis de la manipuler.

Voilà pour cette introduction historique heureusement de caractère local. Historique, car, du moins je l'espère, personne aujourd'hui n'accepte encore sans réserve et sans critique l'image du monde et le modèle cognitif présentés ci-dessus. Local, car cela n'a jamais été un modèle commun, bien que paradigmatique, de la manière dont Homo sapiens fonctionne dans le monde. Tout d'abord, précisons que les concepts décrits ci-dessus ne sont caractéristiques que d'une certaine partie du monde, qui a toujours été et reste en minorité : l'Occident. Dans les cultures qui ont pris naissance et fonctionnées pendant longtemps en dehors de la zone d'influence des civilisations méditerranéennes, il y avait, et il y a toujours, d'autres concepts de réalité et de la place de l'humanité en son sein. De nos jours, une conséquence sans aucun doute non intentionnelle de la soi-disant "mondialisation" est l'accès large à la connaissance de ces concepts non-européens et des pratiques cognitives qui y sont associées, entraînant pour l'humain contemporain une plus grande diversité d'attitudes, d'actions et de relations avec le monde dans lequel il se trouve immergé.

Le temps passe, et avec le passage du temps, tout se transforme. Ce qui change aussi, et peut-être surtout, c’est la pensée humaine. Alors qu’autrefois, et même assez récemment, en analysant la réalité et en recherchant son plus petit constituant – sa pierre angulaire – nous la divisions, croyant que la divisibilité était sa nature, de nos jours, il existe une conviction de plus en plus répandue, cohérente à la fois avec les images non européennes du monde et avec les découvertes des nouveaux domaines de la science contemporaine, que notre monde est un continuum, qu’il n’est pas divisé, comme le suggérait par exemple Zénon. Peut-être que, comme le soutenaient les philosophes taoïstes, toutes les entités en apparence séparées, y compris la conscience humaine, ne sont en fait qu’une sorte d’illusion, des formes temporelles émergeant et réapparaissant dans un continuum en perpétuelle transformation, constamment en flux, indéterminé et inconnu. Nous vivons à une époque où beaucoup essaient déjà de relier ce qui était autrefois séparé. La croyance répandue selon laquelle le monde est une sorte de mécanisme que l’on peut connaître en connaissant ses parties et qu’en tant que tel, il est également composé de mécanismes plus petits pouvant fonctionner indépendamment, s’estompe lentement pour être remplacée par toutes sortes de variantes de la croyance des cultures non-européennes selon laquelle tout est en relation avec tout – le monde formant un ‘filet d’Indra’.

Avec l’adoption d’une vision alternative du monde, l’homme moderne globalisé (donc de moins en moins influencé par la seule culture occidentale) commence à fonctionner différemment dans ce dit monde. Le paradigme consistant à se tenir à l’écart et à observer est en train de mourir lentement, pour être remplacé par des activités participatives de diverses sortes. Plus Homo sapiens fonctionne selon ce “nouveau” principe, plus il est profondément convaincu d’être immergé dans la réalité, ou plutôt qu’il n’a jamais existé autrement qu’immergé et qu’il n’a jamais réellement émergé de la réalité. Isoler, séparer les entités dans le monde, ainsi que les auto-

individualiser, est une procédure artificielle qui entraîne la perte du sentiment d’unité et de l’expérience de la totalité. Bien sûr, il ne s’agit en aucun cas de dire que notre image du monde est une illusion (au sens où elle n’est pas vraie), mais plutôt que la manière dont nous voyons le monde n’est pas nécessairement la vérité de facto, car nos capacités cognitives n’ont rien d’exceptionnelles, et peuvent même se révéler parfois complètement médiocres.

Il s’avère qu’Homo sapiens, avec toute la complexité de son cerveau, sa conscience et son esprit, ainsi que l’appareil cognitif qui se fonde sur eux, reste très auto-centré avec toutes les conséquences de cette nature locale. Et même s’il est effectivement dans un mouvement cognitif qui le pousse à en savoir plus sur le monde et sur lui-même, il trouve, comme tout être en recherche de connaissances et d’expériences, des limites à cette cognition et à cette expérience. Et il y a peu à faire à ce sujet. Car, comme le disent les sceptiques depuis les débuts de la pensée systématique, l’homme restera à jamais, dans certains domaines, ignorant. Bien sûr il y a des choses qu’il sait, mais il y a aussi des choses qu’il ne sait pas – ces choses que l’homme sait qu’il ne sait pas restant dans les limites de sa capacité cognitive – puisqu’il en sait déjà quelque chose, il les connaîtra probablement à un moment donné et d’une manière ou d’une autre. Le problème, dans le contexte de nos considérations, ce sont les choses que l’homme ne sait pas qu’il ne sait pas, sur cette question il restera à jamais ignorant. Mais cela n’est pas une source de préoccupation, l’ignorance, comme toute épée, ayant deux tranchants : Celle que j’ai évoqué ci-dessus, qui consiste à croire que nous pouvons tout savoir et que nous pouvons tout manipuler et tout contrôler, est bien sûr une sorte de maladie. L’autre, qui est l’objet du scepticisme cognitif, propose-elle une sorte de connaissance positive de nos limites, les connaître permettrait de gagner en connaissance et en force. Les deux, comme le dit le proverbe chinois, forment ensemble la sagesse.

Évidemment, on ne peut pas “errer” dans

de telles régions cognitives en s’accrochant obstinément à la posture d’un observateur externe, non impliqué. Être un diamant dans le filet d’Indra, un diamant qui reflète tous les autres diamants et dans lequel tous les autres sont également reflétés (cette métaphore déchirant à nouveau la réalité, j’ai de sérieux doutes quant à la capacité de nos esprits nourris dès l’enfance par une culture de la séparation, à pouvoir concevoir la continuité) ne permet pas de percevoir cette toile. Précisément parce que nous ne pouvons pas nous en tenir à l’écart et la regarder de loin. Une telle opération est au-delà de nos capacités. Néanmoins nous pouvons accepter notre ignorance, comprise ici comme l’incapacité à dépasser un certain cadre cognitif, et recourir à d’autres outils qui nous donnent accès à la réalité, des outils non-analytiques, non-spéculatifs. Nous pouvons expérimenter cette réalité en nous concentrant sur l’expérience elle-même, et non sur son analyse. L’humanité, ce qui n’est peut-être pas explicitement et ouvertement communiqué dans le système éducatif contemporain, a, dans son histoire cognitive, notamment dans les cultures non-européennes, développé des ensembles entiers d’expériences profondes et cognitivement fertiles de la réalité au-delà du paradigme de l’observation et de la description.

Car au lieu d’observer de loin, nous pouvons nous ouvrir à l’expérience en nous immergeant et en entrant en résonance. Métaphoriquement parlant, la différence entre l’observation et la résonance est comme la différence entre connaître et comprendre/expérimenter une rivière en se tenant sur la rive et en l’observant d’une part, ou en s’y plongeant et en nageant librement dedans d’autre part. Dans ce dernier cas, nous entrons dans une sorte de résonance unique et peut-être même indicible avec l’eau qui coule, notre corps, notre sensorium qui expérimente les mouvements de l’eau, en goûtant, en sentant sa température, sa dureté et toutes ses autres qualités de manière non discursive. Nous comprenons la rivière en résonant avec elle, alors que nous serions restés dans une ignorance profonde confronté à une simple description calculative remplie de qualités mesurables. Ce qui ne change pas le fait que nous vivons en ce moment même dans

le ‘filet d’Indra’ sans savoir ce qu’il est.

Ce genre d’expérience change, avant tout, notre manière de nous percevoir et notre relation avec ce que nous aurions autrefois dit nous « entourer ». Dans la nouvelle perspective, nous devons trouver un terme pour ce “à quoi nous appartenons” temporairement (il s’agit principalement de savoir comment exprimer cette pensée, sans diviser la réalité en parties). Dans cette perspective modifiée, nous ne regardons plus “de l’extérieur” mais voyons “de l’intérieur”, bien que ce modèle perceptuel puisse éventuellement être abandonné. Car lorsque le substrat de notre expérience du monde devient la compréhension par résonance, lorsque les anciennes frontières divisant/séparant la réalité en points-moments disparaissent, se dissolvent, alors la division entre ‘extérieur’ et ‘intérieur’ disparaît également. Il est probable que nous devons affronter quelque chose avec lequel nous avons eu (surtout en tant que civilisation occidentale basée sur la raison et la technologie) très peu de contacts et que nous avons peu valorisé.

COMPREHENSION BY RESONANCE

„Żyjemy w czasach, gdy wielu już stara się połączyć to, co niegdyś zostało rozdzielone.”

Niektórzy filozofowie mówią, że istota ludzka jest w permanentnym ruchu poznawczym i na tym mogłaby polegać większa skuteczność w działaniu gatunku ludzkiego, niż innych żywych organizmów na naszej planecie, skutkująca de facto jej kolonizacją. Tenże ruch poznawczy związany jest z wykształceniem się wyrafinowanego umysłu, ufundowanego na olbrzymiej ilości połączeń neuronowych w mózgu – mówiąc oczywiście w dużym skrócie ale zachowując klarowność. Na takim gruncie człowiek zbudował przekonanie o swojej wyjątkowości a nawet wręcz niezwykłości, ogłaszając, że w zasadzie wszystko może zrozumieć i opanować, a jeśli jeszcze tego nie zrobił, to jest to tylko kwestią czasu. Przekonanie to było wspierane przez różnego

Nous pourrions avoir à changer des habitudes cognitives très profondément ancrées en nous, et que nous considérons comme naturelles voire inséparables de nous. Mais peut-être aussi, vivrons-nous quelque chose de nouveau et changerons-nous notre relation avec le reste du monde pour une relation plus riche et plus intéressante, laissant de facto l’attitude limitante de l’égotisme solitaire. En même temps, nous ne nous débarrasserons pas de l’ignorance, nous ne ferons que changer son pôle : d’une ignorance comprise jusqu’ici comme un manque de connaissance, que nous avons essayé de compenser par une absorption avide et cupide, à une acceptation de nos limitations cognitives. Et oui, il pourrait s’avérer qu’avec cette nouvelle perspective cognitive, nous n’apprenions que de peu de nouvelles choses du paradigme archaïque de la connaissance, mais, qu’en comprenant par résonance, nous évoluerons réellement avec la réalité, nous entrerons dans un état d’Harmonie avec l’univers (compris ici comme tout ce qui existe). L’harmonie semble une alternative intéressante à la maîtrise et à la

domination, comme position supposée plus parfaite que les autres. Dans notre ignorance due à des limitations cognitives naturelles, nous n’avons plus besoin de tels objectifs, nous savons déjà qu’il y a des choses que nous ne savons pas et que nous ne saurons pas, ce qui ne nous empêche pas de ressentir la joie de coévoluer tout en restant en résonance avec le filet d’Indra



Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

Rafał Mazur

tego czynu, rzecz jasna, Fakt, iż człowiek w swej pysze ontologicznej uznał się za istotę należącą do jakiejś innej rzeczywistości, lub też istniejącą w jakiś inny sposób niż reszta świata został już dosyć dobrze zbadany i opisany, nie czas i miejsce tutaj na pisanie o tym. Istnieje duże prawdopodobieństwo, że i obecnie, w XXI wieku, wciąż zdecydowana większość ludzi nie odczuwa specjalnej więzi ze światem poza-ludzkiem, biorąc pod uwagę to, w jaki sposób współczesna kultura traktuje tzw. środowisko naturalne i inne, żywe istoty. Tak, jakbyśmy istnieli gdzieś obok tego świata roślin, zwierząt, lasów, gór, rzek, oceanów i zmiany w nim zachodzące w zasadzie nie dotyczą naszej egzystencji.

Tego rodzaju paradygmat poznawczy jest koherentny z postawą kognitywną, która w zasadzie legła u podstaw naszej nauki, w przeszłości mającą za zadanie dostarczyć nam wiedzy pewnej i obiektywnej (zdecydowanie jesteśmy łatwowiernym i nazbyt optymistycznie myślącym gatunkiem). Homo sapiens w swych usystematyzowanych działaniach poznawczych wymyślił jako metodę gwarantującą ogląd rzeczywistości postawę zewnętrznego, niezaangażowanego obserwatora. Innymi słowy: jesteśmy kimś w rodzaju widza, w czymś w rodzaju theatrum anatomicum a świat (ten poza nami) jest pacjentem (tudzież już ciałem pacjenta) oglądanym, rozkrawanym, klasyfikowanym, opisywanym, mierzonym, ważonym itp. Ale jest czymś odmiennym od nas samych; siedzimy wygodnie w amfiteatralnych rzędach obserwując prezentowaną jak podczas wiwisekcji rzeczywistość, traktując ją tak, jak można ją traktować w takiej sytuacji – jako coś odrębnego od nas, nie identyfikując się z badanym przedmiotem, nie wchodząc z nim w żadną relację oprócz zwykłej ciekawości skutkującej suchym, pozamocjonalnym, czysto technicznym opisem. W swym wyobrażeniu o tym, jak funkcjonuje rzeczywistość i jakie w niej miejsce zajmujemy uznaliśmy, że narzędzia analityczne używane do poznawania świata bez wchodzenia z tym światem w zbyt bliską relację pozwolą nam poznać go w sposób obiektywny a następnie nim manipulować jak przysłowiowym trawnikiem przed domem.

Tyle może tytułem, na szczęście, historycznego już, i równie na szczęście, o charakterze lokalnym wprowadzenia. Historycznego, gdyż, przynajmniej taką mam nadzieję, nikt już współcześnie powyżej przedstawionego obrazu świata i modelu poznawczego nie przyjmie bez zastrzeżeń i bezkrytycznie. O lokalnym charakterze, gdyż nigdy nie był to powszechny, pomimo, iż paradygmatyczny, model poznawczy i sposób funkcjonowania homo sapiens w świecie. Po pierwsze musimy powiedzieć, iż powyżej opisane koncepcje są charakterystyczne tylko dla pewnej części świata, i to tej która, pozostawała zawsze i nadal pozostaje w mniejszości – tak zwanego Zachodu. W kulturach powstałych i długo funkcjonujących poza obszarem oddziaływania cywilizacji śródziemnomorskich, istniały, i wciąż istnieją, inne koncepcje funkcjonowania rzeczywistości i miejsca ludzkości w niej. Współcześnie, bez wątplenia niezamierzonym skutkiem tzw. „globalizacji” jest szeroki dostęp do wiedzy o tych nie-europejskich koncepcjach i praktykach poznawczych z nimi związanych, co w efekcie powoduje różnorodność postaw, działań i relacji jakie współczesny, rozumiany już globalnie człowiek nawiązuje ze światem w, którym okazuje się być zanurzony. Mówiąc kolokwialnie, czas płynie, a wraz z jego wpływem wszystko się przemienia. Przemienia się również, a może przede wszystkim i dlatego wszystko się przemienia, ludzkie myślenie. Podczas gdy niegdyś, i to nawet całkiem niedawno, analizując rzeczywistość i poszukując w niej jej najdrobniejszego elementu składowego – podstawowego jej budulca, dzieliliśmy ją uważając, że podzielność jest jej naturą, obecnie coraz powszechniejsze staje się przekonanie, koherentne zarówno z poza-europejskimi obrazami świata oraz odkryciami współczesnych, nowych dziedzin nauki, że nasz świat jest continuum, którego się nie dzieli, jak na przykład sugerował Zenon, na punkto-chwile. Być może, jak twierdzili filozofowie daoistyczni, wszelkie wydającymi się być odrębnymi byty, w tym i ludzka świadomość, de facto są tylko rodzajem złudzenia, czasowymi formami wyłaniającymi się i powracającymi do wciąż transformującej, pozostającej w nieustannym ruchu przemian,

nieokreślonej i niepoznawalnej ciągłości. Żyjemy w czasach, gdy wielu już stara się połączyć to, co niegdyś zostało rozdzielone. Powszechne przekonanie o tym, że świat jest pewnego rodzaju mechanizmem, który można poznać poprzez poznanie jego części i, że jako taki, składa się również z mniejszych mechanizmów mogących funkcjonować samodzielnie odchodzi powoli do lamusa, a na jego miejsce wchodzi różnego rodzaju warianty przekonania pochodzącego z kultur poza-europejskich, że w rzeczywistości wszystko jest w relacji ze wszystkim – świat tworzy „sieć Indry”. Wraz z akceptacją odmiennego do tradycyjnie rozumianego obrazu świata, współczesny, zglobalizowany (co oznacza faktycznie podlegający wpływom kultury Zachodu – na szczęście już w coraz mniejszym stopniu) człowiek zaczyna inaczej niż dotychczas w tym świecie funkcjonować. Paradygmat stania z boku i przyglądanie się powoli przemija, zaś na jego miejsce wchodzi różnego rodzaju aktywności partycypacyjne. A im dłużej homo sapiens funkcjonuje według tej „nowej” zasady, tym głębiej i głębiej jest przekonany nie tyle, że faktycznie rzecz biorąc sposobem jego istnienia (i to de facto jedynym sposobem) jest zanurzenie w rzeczywistości, co raczej, iż nigdy inaczej niż zanurzony nie istniał i z rzeczywistości faktycznie nigdy się nie wynurzył. Wyodrębnianie, oddzielanie bytów w świecie, wraz z auto-indywidualizacją jest sztucznym zabiegiem, który skutkuje utratą odczucia jedności i doświadczenia całości. Rzecz jasna, bynajmniej nie chodzi o to, że nasz obraz świata jest złudzeniem (w rozumieniu, nie jest prawdziwy), lecz, że to jak świat widzimy nie musi być de facto prawdą, albowiem nasze władze poznawcze nie tylko nie są wyjątkowe, ale mogą okazać się zupełnie mizerne. Albowiem okazuje się, że homo sapiens z całym jego skomplikowanym mózgiem, świadomością i umysłem oraz ufundowanym na tychże aparatem poznawczym pozostaje bardzo lokalny ze wszystkimi konsekwencjami tejże lokalności. I nawet jeśli faktycznie jest w ruchu poznawczym, który powoduje, że wie o świecie i sobie samym coraz więcej, to jak każda poznająca i doświadczająca istota,

ma tegoż poznania i doświadczania granice. I niewiele można na to poradzić. Jak bowiem, od początków systematycznego myślenia mówią sceptycy poznawczy, człowiek na zawsze, w pewnych kwestiach pozostanie ignorantem. Oczywiście, pewne rzeczy wie, ale są też rzeczy których nie wie – te rzeczy, o których człowiek wie, że ich nie wie pozostają w granicach jego możliwości poznawczych – skoro już coś o nich wie, to zapewne za jakiś czas i w jakiś sposób je pozna. Problemem w kontekście naszych rozważań są rzeczy o których człowiek nie wie, że ich nie wie – w tej materii pozostanie na zawsze ignorantem. Ale nie jest to powód do zmartwienia – ignorancja, jak każdy miecz ma dwie strony ostrza. Ta, o której pisałem powyżej, a polegająca na przekonaniu, że wszystko możemy poznać i wszystkim możemy manipulować i zawiadnąć jest, rzecz jasna, rodzajem choroby. Ta druga zaś, będąca przedmiotem sceptycyzmu poznawczego, jest rodzajem pozytywnej wiedzy o naszych ograniczeniach – poznać je, to zyskać, wiedzę i siłę, a te dwie, jak mówi przysłowie chińskie, razem tworzą mądrość. Oczywiście, nie można „zawędrować” w takie rejony poznawcze uparcie trzymając się postawy zewnętrznego, niezaangażowanego obserwatora. Będąc diamentem w sieci Indry – który odbija wszystkie inne diamenty, i w którym wszystkie inne też się odbijają (choć metafora ta znowu szatkuje nam rzeczywistość, potraktujmy to z wyrozumiałością – mam wątpliwości, czy nasze umysły karmione od dzieciństwa kulturą rozdzielania są w stanie faktycznie wyobrazić sobie ciągłość) – nie możemy tejże sieci dostrzec. Właśnie dlatego, że nie możemy stanąć oddzieleni od niej i przyglądać się jej z dystansu. Taka operacja jest poza naszymi możliwościami. Możemy jednak pogodzić się z naszą ignorancją, rozumianą tutaj jako niemożność wyjścia poza pewne ramy poznawcze i sięgnąć po inne narzędzia dające nam dostęp do rzeczywistości, narzędzia nie-analityczne, nie-spekulatywne, nie-kalkulacyjne. Możemy tę rzeczywistość doświadczać skupiając się na samym doświadczaniu, nie zaś na jego analizie. Ludzkość, co być może nie jest wyraźnie i głośno przekazywane we współczesnym systemie

edukacyjnym, w swej historii poznawczej, szczególnie w kulturach poza-europejskich wypracowała całe zestawy głębokiego i poznawczo płodnego doświadczania rzeczywistości poza paradygmatem obserwacji i opisu. Albowiem zamiast obserwować z dystansu, można otworzyć się na doświadczenie przez zanurzenie się i wejście w rezonans. Ujmując rzecz metaforycznie, różnica pomiędzy obserwacją a rezonansem jest taka, jak różnica w poznaniu i rozumieniu/ doświadczaniu rzeki poprzez stanie na brzegu i jej obserwowanie z jednej strony, a z drugiej po prostu poprzez zanurzenie się w niej i swobodne z nią płynięcie. W tym drugim przypadku wchodzimy z płynącą wodą w rodzaj niepowtarzalnego i być może nawet niewyraźnego rezonansu, nasze ciało, sensorium i ufundowany na nim aparat poznawczy płynie poddając się ruchom wody, smakując ją, odczuwając jej temperaturę, twardość i wszelkie inne jakości w sposób niezapośredniczony i niedyskursywny. Pojmujemy rzekę przez rezonans z nią, pozostają być może nadal w głębokiej ignorancji, jeśli za wyznacznik poznania uważa się rodzaj kalkulacyjnego opisu wypełnionego jakościami mierzalnymi. Co nie zmienia faktu, że właśnie doświadczamy „sieci Indry”, choć w tradycyjnie rozumiany sposób, nie wiemy czym ona jest.

Tego rodzaju doświadczenie zmienia przede wszystkim nasz sposób doświadczania samych siebie i relacji z tym, o czym dawniej powiedzielibyśmy, że nas otacza, a w nowej perspektywie musimy znaleźć jakieś określenie na tymczasowe „czego jesteśmy częścią” (głównie chodzi o sposób wypowiedzenia tej myśli, bez koncepcji dzielenia rzeczywistości na części). W zmienionej perspektywie nie patrzymy już „z zewnątrz” lecz widzimy „od wewnątrz”, choć być może tego rodzaju model percepcji musi zostać ostatecznie porzucony. Gdy podłożem naszego doświadczania świata stanie się comprehension by resonance a dawne granice rozdzielające/rozdzierające rzeczywistość na punkto-chwile zanikną, rozplyną się, to zniknie również podział na „zewnętrzne” i „wewnętrzne”. Prawdopodobnie będziemy musieli zmierzyć się z czymś,

z czym mieliśmy (szczególnie jako oparta na rozumie i technice cywilizacja Zachodu) bardzo rzadki kontakt i co ceniliśmy nisko. Być może będziemy musieli zmienić swoje poznawcze i życiowe przyzwyczajenia zakorzenione w nas tak głęboko, że uważamy je za naturalne, wręcz z nami nierozłączne. Ale być może też, doświadczymy czegoś nowego i zmienimy naszą relację z resztą świata na bogatszą i ciekawszą, wychodząc z de facto ograniczającej nas postawy samotności egotyizmu. Przy czym nie pozbedziemy się ignorancji, tylko zmienimy jej biegun: z dotychczas rozumianej jako brak wiedzy, co próbowaliśmy nadrobić łapczywym i zachłannym pochłanianiem, na akceptację naszych ograniczeń poznawczych. I fakt, może okazać się, że w tej nowej perspektywie poznawczej niewiele więcej nowego możemy się dowiedzieć, tak jak rozumie się tę aktywność w archaicznym już przecież paradygmacie wiedzy, lecz pojmując przez rezonans będziemy faktycznie współwibrować z rzeczywistością, będziemy mogli wejść w stan Harmonii z wszechświatem (rozumianym tu, jako wszystko co istnieje). Harmonia wydaje się ciekawą alternatywą dla opanowania i władania z pozycji bytu doskonalszego od innych. W swej ignorancji wynikającej z naturalnych ograniczeń poznawczych nie potrzebujemy już takich celów, już wiemy, że są rzeczy, których nie wiemy i wiedzieć nie będziemy, co nie przeszkadza nam odczuwać radości ze współwibrowania pozostając w rezonansie z całą „siecią Indry”.

RAFAŁ MAZUR
jest artystą dźwiękowym, muzykiem
improvizatorem i filozofem.
Mieszka i pracuje w Krakowie.

COMPREHENSION BY RESONANCE

“We live in a time when many are already trying to connect what was once separated.”

Some philosophers say that human beings are in a permanent cognitive movement, and this could be the basis for greater efficiency in the actions of the human species, than other living organisms on the planet, resulting, de facto, in its colonisation. This cognitive movement is linked to the development of a sophisticated mind, founded on an enormous number of neural connections in the brain - to put it briefly, of course, but keeping it clear. On such a foundation, man built up a conviction of his uniqueness and even his extraordinaryness, proclaiming that he could in principle understand and master everything, and that if he had not already done so, it was only a matter of time. This conviction was supported by all sorts of religiously derived “wisdom” about “subjugate the earth”; as well as by practices related to learning about reality in a more systematic way and aiming at objectivity understood as science, thus aiming at achieving the Truth.

The concept of the separation of man, both cognitively and ontologically from the rest of the world, was founded on the nota bene related belief that reality is divided, i.e. composed, in a literal sense, of small elements. The search for the smallest element, presumably the indivisible one, obviously had the intention of understanding how reality functions and, consequently, how it can be manipulated effectively for our, human benefit. Related to this is the idea that the world functions as a kind of mechanism and that knowledge of how its component parts work will translate into knowledge of how the whole works. This concept, operating in various variants, has permeated the entire culture, so much so that even today, in the 21st century, there are still some (if not most) who struggle to unravel paradoxes of Zeno of Elea.

Homo sapiens, therefore, has constructed for himself a hierarchical image of the world and placed himself at the top of the pyramid, or perhaps even sitting above it, as he has allowed himself to manipulate its lower levels at will, disregarding the fact that by moving the base he must also move the top - we are dealing here with a kind of cognitive-living schizophrenia. The fact that man, in his ontological pride, has recognised himself as a being belonging to some other reality, or existing in some other way than the rest of the world, has already been quite well researched and described; this is not the time or place to write about it here. There is a high probability that even now, in the 21st century, still the vast majority of people do not feel a special connection with the non-human world, given the way modern culture treats the so-called natural environment and other living beings. It is as if we exist somewhere beside this world of plants, animals, forests, mountains, rivers, oceans and the changes in it do not really concern our existence.

This kind of cognitive paradigm is coherent with the cognitive attitude that basically underlies our science, historically intended to provide us with certain and objective knowledge (we are definitely a gullible and overly optimistic species). Homo sapiens, in its systematised cognitive activities, invented as a method to guarantee a view of reality the attitude of an external, uninvolved observer. In other words: we are a kind of spectator, in a kind of theatrum anatomicum, and the world (the one outside us) is the patient (or already the patient's body) being watched, dissected, classified, described, measured, weighed, and so on. But it is something different from ourselves; we sit comfortably in amphitheatre-like rows observing the reality presented as if undergoing a vivisection, treating it as it can be treated in such a situation - as something

separate from us, not identifying with the object under examination, not entering into any relation with it apart from mere curiosity resulting in a dry, non-emotional, purely technical description. In our idea of how reality functions and what place we occupy in it, we have decided that the analytical tools used to get to know the world without entering into too close a relationship with it will allow us to get to know it objectively and then manipulate it like the proverbial lawn in front of the house.

So much for this, fortunately, historical, and equally fortunate, local character introduction.. Historical, because, at least I hope, no one today will accept the above presented picture of the world and cognitive model unreservedly and uncritically. Of a local character, because it has never been a common, albeit paradigmatic, model of cognition and the way homo sapiens functions in the world. First of all, we must say that the concepts described above are characteristic only of a certain part of the world, and one that has always been and still is in the minority - the so-called West. In cultures that originated and functioned for a long time outside the area of influence of Mediterranean civilisations, there were, and still are, other concepts of the functioning of reality and the place of humanity in it. Nowadays, an undoubtedly unintended consequence of so-called ‘globalisation’ is the wide access to knowledge of these non-European concepts and the cognitive practices associated with them, resulting in a diversity of attitudes, actions and relations that a contemporary, already globally understood human being establishes with the world in which he or she turns out to be immersed.

Colloquially speaking, time passes, and with the passing of time, everything transforms. What is also changing, and perhaps above all, is human thinking. Whereas once upon a time,

and even quite recently, when analysing reality and searching for its smallest constituent element - its basic building block - we divided it, believing that divisibility was its nature, nowadays there is an increasingly widespread conviction, coherent both with non-European images of the world and with the discoveries of contemporary, new fields of science, that our world is a continuum, which is not divided, as, for example, Zeno suggested, into point-moments. Perhaps, as the Daoist philosophers argued, all seemingly separate entities, including human consciousness, are de facto only a kind of illusion, temporal forms emerging and reappearing in an ever-transforming, constantly in flux, indeterminate and unknowable continuum. We live in a time when many are already trying to connect what was once separated. The widespread belief that the world is some kind of mechanism that can be known by knowing its parts and that, as such, it is also made up of smaller mechanisms that can function independently is slowly fading away, to be replaced by all sorts of variants of the belief from non-European cultures that in fact everything is in relation to everything - the world forms an ‘Indra's web’.

With the acceptance of a different image of the world than traditionally understood, modern, globalised man (which means actually being influenced by Western culture - fortunately to an ever decreasing extent) begins to function differently in this world than before. The paradigm of standing on the side and watching is slowly dying out, to be replaced by participatory activities of various kinds. And the longer homo sapiens functions according to this “new” principle, the deeper and deeper he becomes convinced not so much that, in fact, the way he exists (and it is de facto the only way) is by being immersed in reality, but rather that he has never existed otherwise than immersed and has never actually emerged from reality. Singling out, separating entities in the world, together with self-individuation, is an artificial procedure that results in the loss of the feeling of unity and the experience of wholeness. Of course, it is by no means the case that our image of the world is an illusion (in the sense, it is not true), but that how we see the world is not

necessarily the de facto truth, for our cognitive powers are not only not exceptional, but may turn out to be completely meagre.

It turns out that homo sapiens with his entire complex brain, consciousness and mind and the cognitive apparatus founded on them remains very local with all the consequences of this localness. And even if he is indeed in a cognitive movement that causes him to know more and more about the world and himself, he, like every cognising and experiencing being, has limits to this cognition and experience. And there is little that can be done about it. For, as cognitive sceptics have been saying since the beginnings of systematic thinking, man will forever, in certain matters, remain ignorant. Of course, there are some things he knows, but there are also things he does not know - those things that man knows he does not know remain within the limits of his cognitive capacity - since he already knows something about them, he will probably know them in some time and in some way. The problem, in the context of our considerations, is the things that man does not know that he does not know - in this matter he will forever remain ignorant. But this is no cause for concern - ignorance, like any (s)word, has two sides to the blade. The one I wrote about above, which consists in the belief that we can know everything and that we can manipulate and control everything, is, of course, a kind of disease. The other, which is the subject of cognitive scepticism, is a kind of positive knowledge of our limitations - to know them is to gain, knowledge and strength, and the two, as the Chinese proverb says, together form wisdom.

Obviously, one cannot ‘wander’ into such cognitive regions by stubbornly clinging to the stance of an external, uninvolved observer. Being a diamond in Indra's web - which reflects all other diamonds and in which all others are also reflected (although this metaphor again shreds reality for us, let us treat it with understanding - I have serious doubts whether our minds, fed from childhood by a culture of separation, can actually conceive of continuity) - we cannot perceive this web. Precisely because we cannot stand separated from it and look at it from a distance. Such an

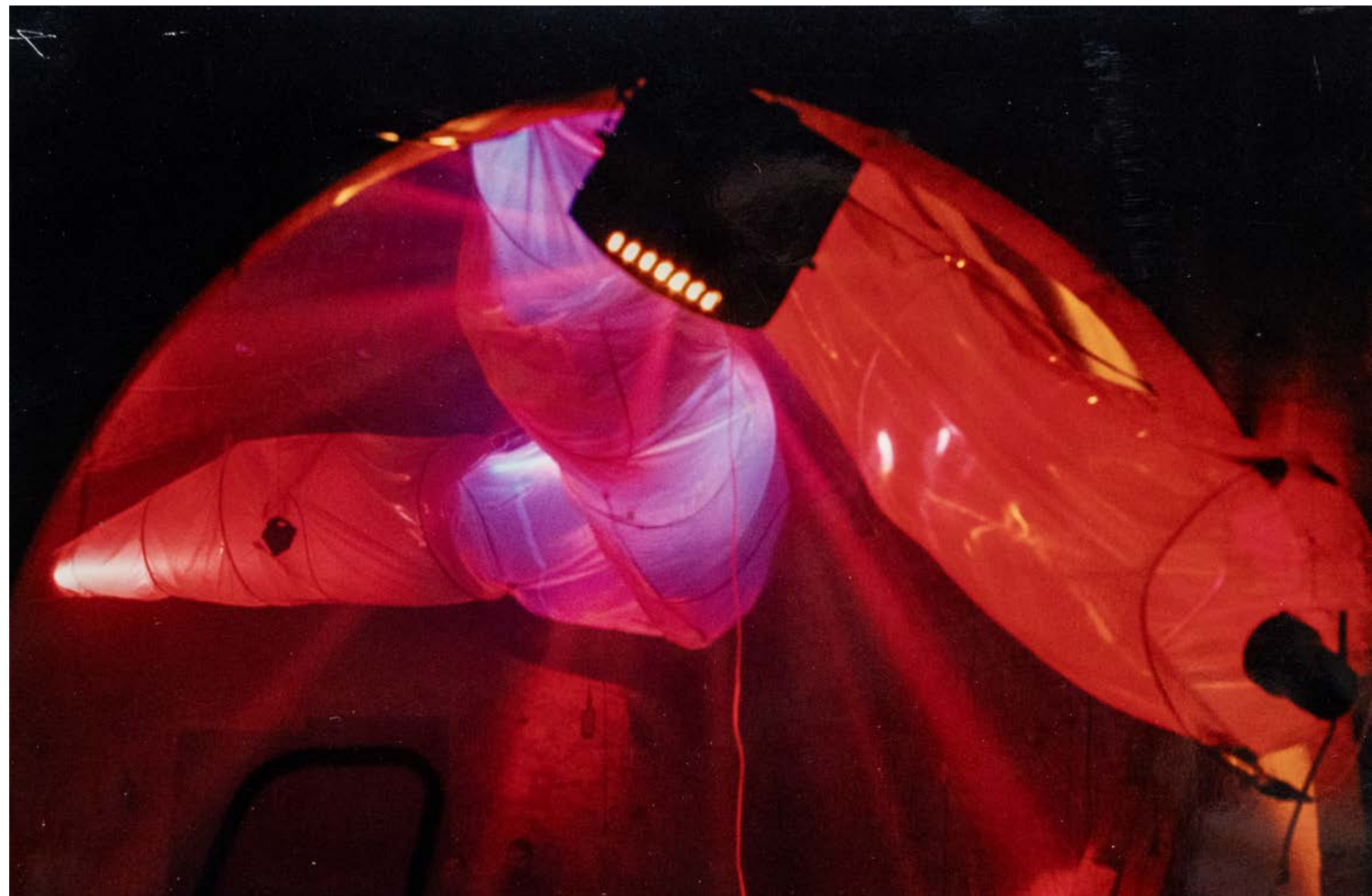
operation is beyond our capabilities. However, we can come to terms with our ignorance, understood here as the inability to go beyond a certain cognitive framework, and reach for other tools that give us access to reality, non-analytical, non-speculative, non-calculative tools. We can experience this reality by focusing on the experience itself, not on its analysis. Humanity, what is perhaps not explicitly and loudly communicated in the contemporary educational system, has in its cognitive history, especially in non-European cultures, developed whole sets of profound and cognitively fertile experiences of reality beyond the paradigm of observation and description. For instead of observing from a distance, one can open oneself up to experience by immersing oneself and entering into resonance. Metaphorically speaking, the difference between observation and resonance is like the difference in knowing and understanding/experiencing a river by standing on the bank and observing it on the one hand, and on the other by simply immersing oneself in it and swimming freely with it. In the latter case, we enter into a kind of unique and perhaps even inexpressible resonance with the flowing water, our body, sensorium and the cognitive apparatus founded on it flows by submitting to the movements of the water, tasting it, feeling its temperature, hardness and all other qualities in an unmediated and nondiscursive way. We comprehend the river by resonating with it, remaining perhaps still in profound ignorance if a kind of calculative description filled with measurable qualities is taken as the determinant of cognition. Which does not change the fact that we are just now experiencing ‘Indra's web’, although in a traditional way, we do not know what it is.

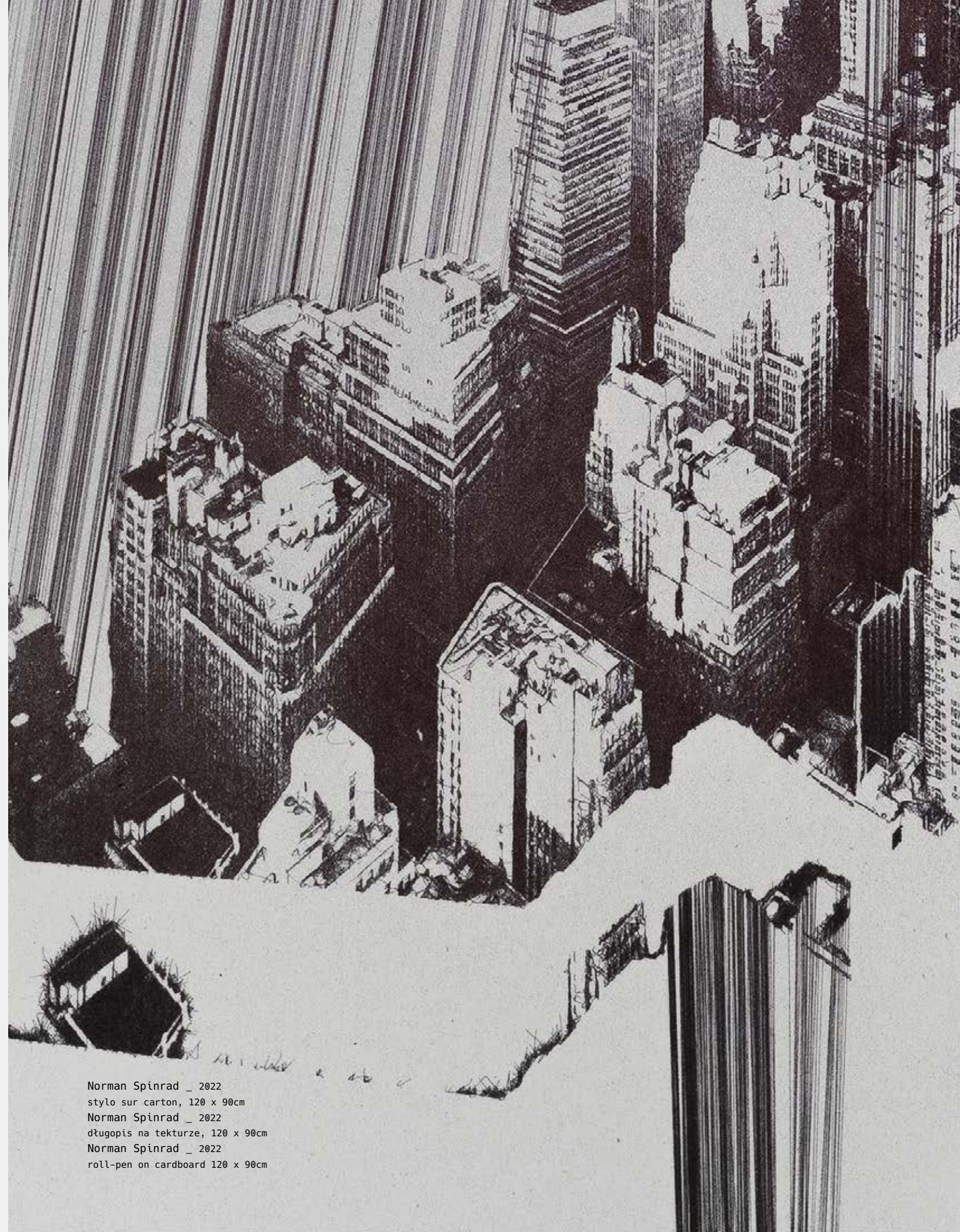
This kind of experience changes, first of all, our way of experiencing ourselves and our relationship with what we would formerly have said surrounds us, and in the new perspective we have to find some term for the temporary “what we are part of” (it is mainly a question of how to express this thought, without the idea of dividing reality into parts). In the changed perspective, we no longer look “from the outside” but see “from the inside”, although perhaps this kind of perceptual model must

eventually be abandoned. Because when the substrate of our experience of the world becomes comprehension by resonance, when the old boundaries dividing/splitting reality into point-moments disappear, dissolve, then the division between 'outside' and 'inside' will also disappear. It is likely that we will have to confront something with which we have had (especially as a reason- and technology-based Western civilisation) very rare contact and which we have valued low. We may have to change our cognitive and life habits ingrained so deeply in us that we consider them natural, even inseparable from us. But perhaps also, we will experience something new and change our relationship with the rest of the world to a richer and more interesting one, leaving de facto the limiting attitude of lonely egotism. At the same time, we will not get rid of ignorance, we will only change its pole: from hitherto understood as a lack of knowledge, which we have tried to make up for by greedy and avaricious absorption, to an acceptance of our cognitive limitations. And yes, it may turn out that in this new cognitive perspective we can learn little more new, as understood in the already archaic paradigm of knowledge, but by understanding through resonance we will actually co-evolve with reality, we will be able to enter a state of Harmony with the universe (understood here as everything that exists). Harmony seems an interesting alternative to mastery and rulership from a position of being more perfect than others. In our ignorance due to natural cognitive limitations, we no longer need such goals, we already know that there are things we do not know and will not know, which does not prevent us from feeling the joy of coevolving while remaining in resonance with the whole 'Indra's web'.

RAFAŁ MAZUR
is a sound artist,
improvising musician and philosopher.
He lives and works in Krakow.

ADN _1995
installation, galerie Krzysztofory, Cracovie, Pologne
DNA _1995
Instalacja, Galeria Krzysztofory, Krakow
DNA _1995
installation, Krzysztofory Gallery, Krakow, Poland





Norman Spinrad _ 2022
stylo sur carton, 120 x 90cm
Norman Spinrad _ 2022
długopis na tekturze, 120 x 90cm
Norman Spinrad _ 2022
roll-pen on cardboard 120 x 90cm



La nature n'existe pas (3) _ 2024
stylo sur carton, 102 x 72cm
Natura nie istnieje (3) _ 2024
długopis na tekturze, 102 x 72cm
Nature does not exist (3) _ 2023
roll-pen on cardboard 102 x 72cm



PANSPERMIA (vert) _ 2023/4, encre sur carton-bois, cadres en bois exotique, 240 x 160cm (8x 60 x 80cm)

PANSPERMIA (zielony) _ 2023/4, atrament na tekturze, ramy z drewna egzotycznego, 240 x 160cm (8x 60 x 80cm)

PANSPERMIA (green) _ 2023/4, ink on wood-cardboard, exotic wood frames, 240 x 160cm (8x 60 x 80cm)





PANSPERMIA (TOTEM) _ 2023
Acrylique, stylos à bille à pigments, sur panneau en bois 120 x 170 cm
PANSPERMIA (TOTEM) _ 2023
Akryl, długopisy kulkowe pigmentowe, na sklejce drewnianej, 120 x 170 cm
PANSPERMIA (TOTEM) _ 2023
Acrylic, pigment ballpoint pens, on wooden panel, 120 x 170 cm



PANSPERMIA (vortex) _ 2023-24

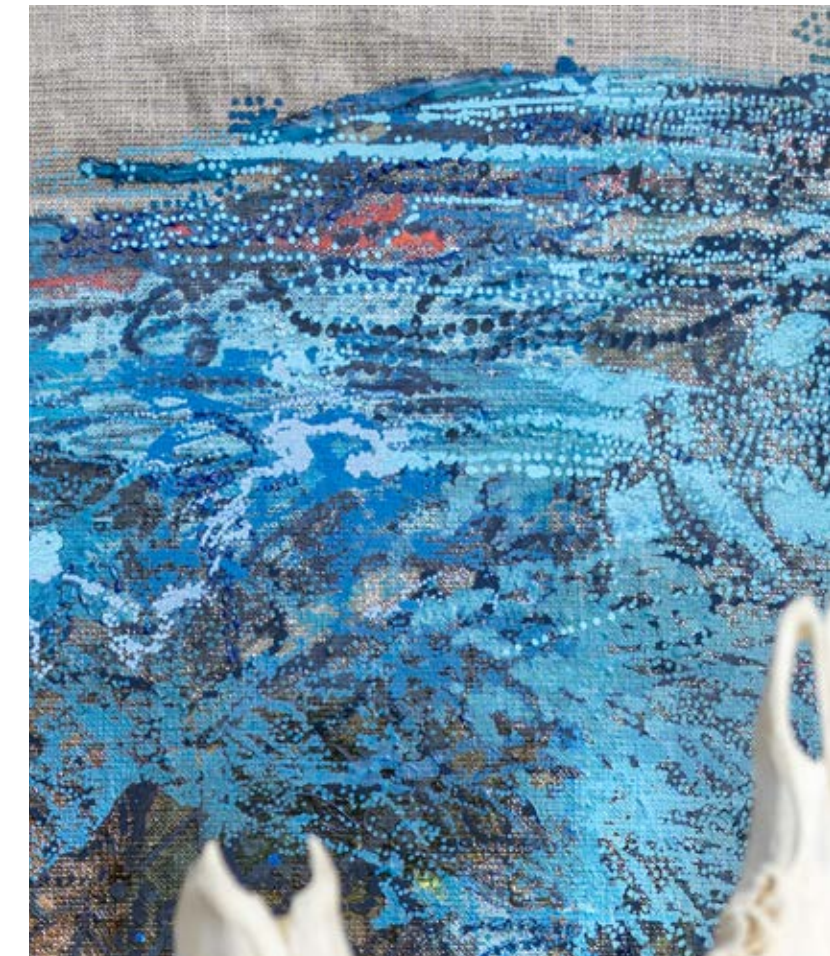
Acrylique, crânes de cerfs patinés avec de la terre du désert australien, bois de chêne, fil d'acier, acier, 380 x 190 x 100 cm

PANSPERMIA (vortex) _ 2023-24

Akryl na płótnie lnianym, czaszki jelenie patynowane australijską ziemią pustynną, drewno dębowe, drut stalowy, stal, 380 x 190 x 100 cm

PANSPERMIA (vortex) _ 2023-24

Acrylics on linen, deer skulls patinated with Australian desert earth, oak wood, steel wire, steel, 380 x 190 x 100 cm





Echantillons / le maillage _ 2023/24_ (objets, installation)

les feuilles de hêtre, de charme et de peuplier, os trouvés dans une forêt des Carpates, branches de hêtre, de pin et de tilleul, distillat de feuille, béton armé, verre, acier

Próbki / Sieć _ 2023/24_ (obiekty, instalacja)

liście buka, grabu i osiki, kości znalezione w Karpackim lesie, gałęzie buka, sosny i lipy, destylat liści, beton zbrojony, szkło, stal

Samples / the mesh _ 2023/24_ (objects, installation)

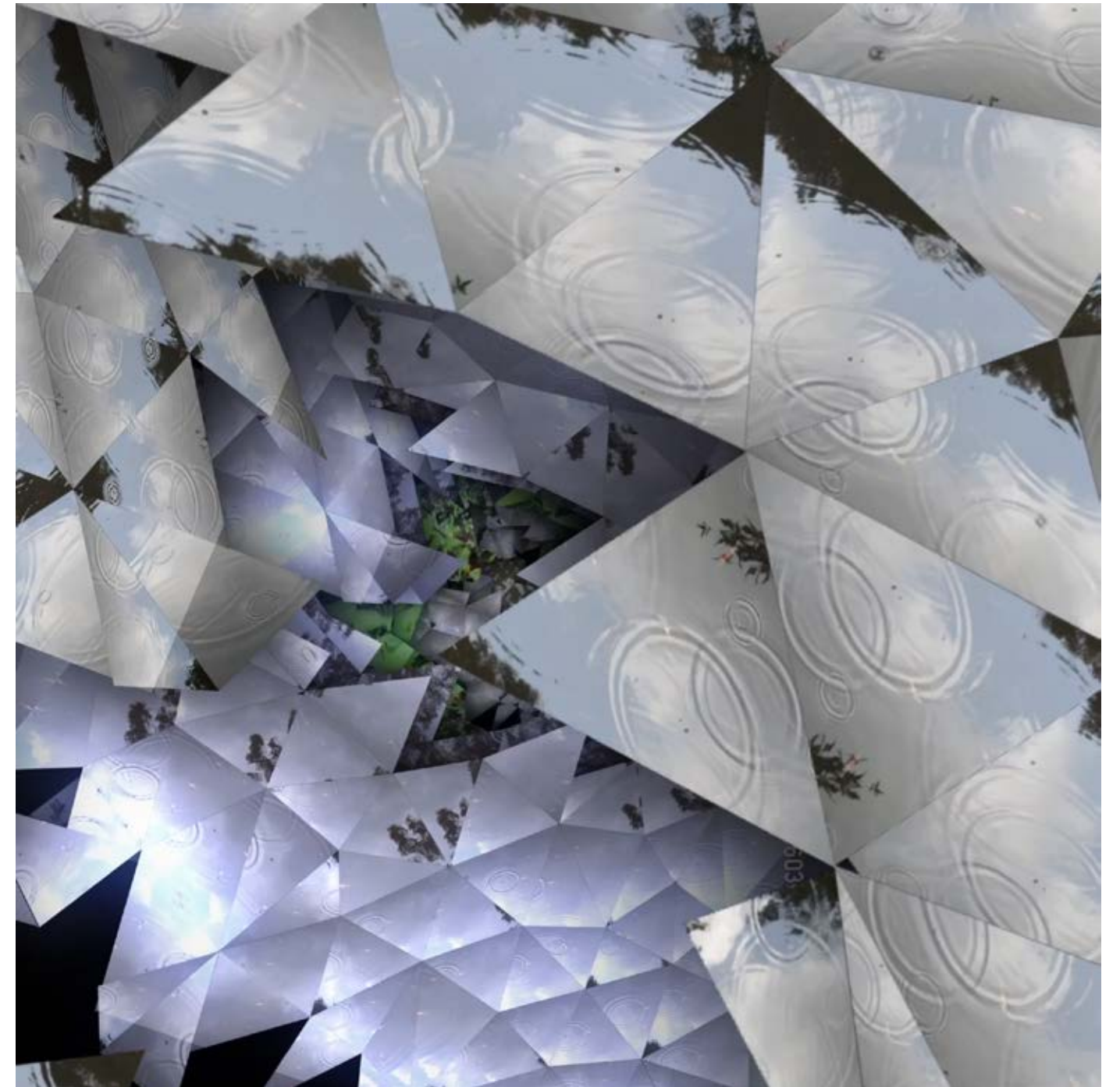
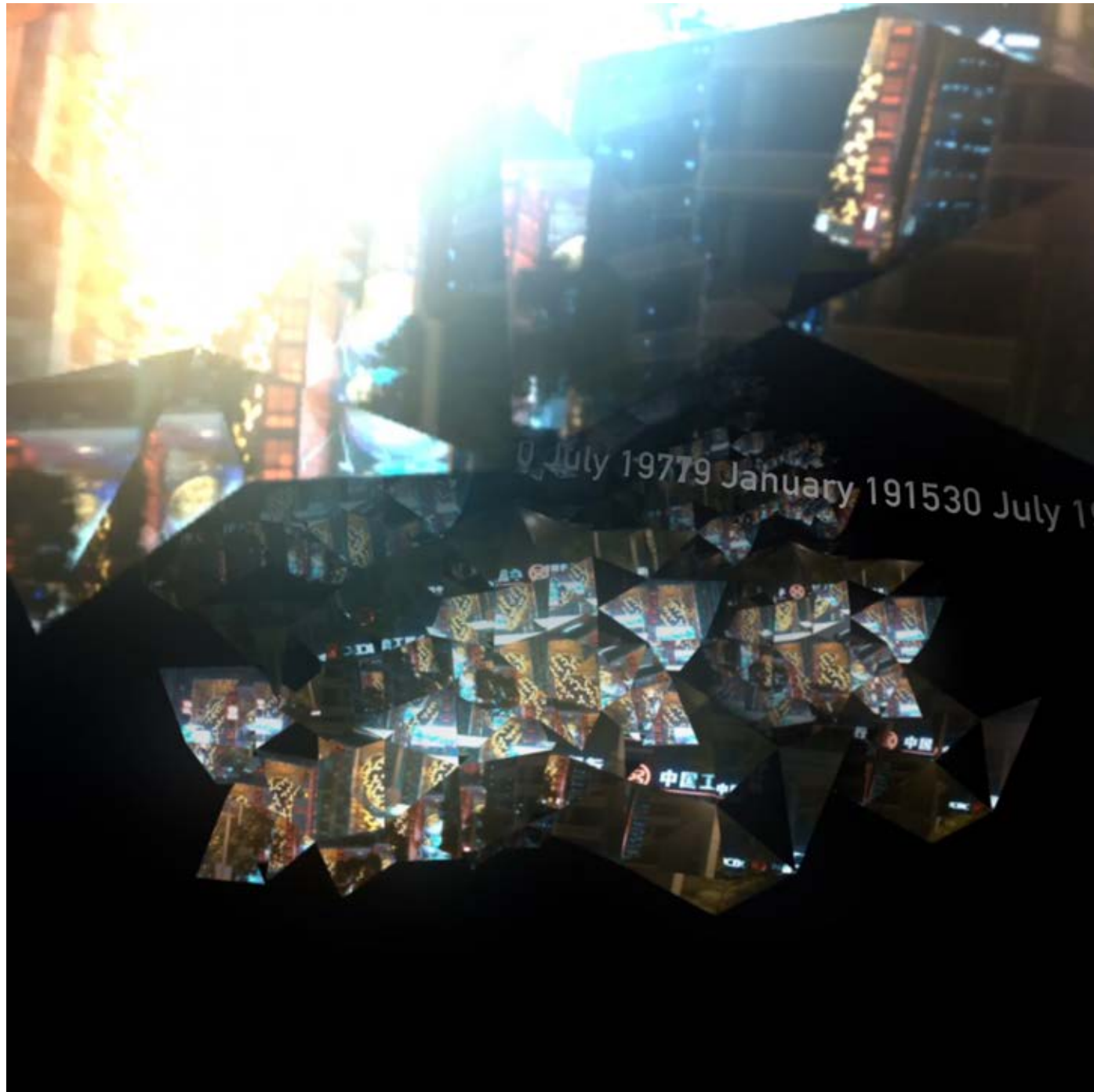
leaves of beech, hornbeam and aspen, bones found in a Carpathian forest, beech, pine and lime tree branches, leaf distillate, reinforced concrete, glass, steel



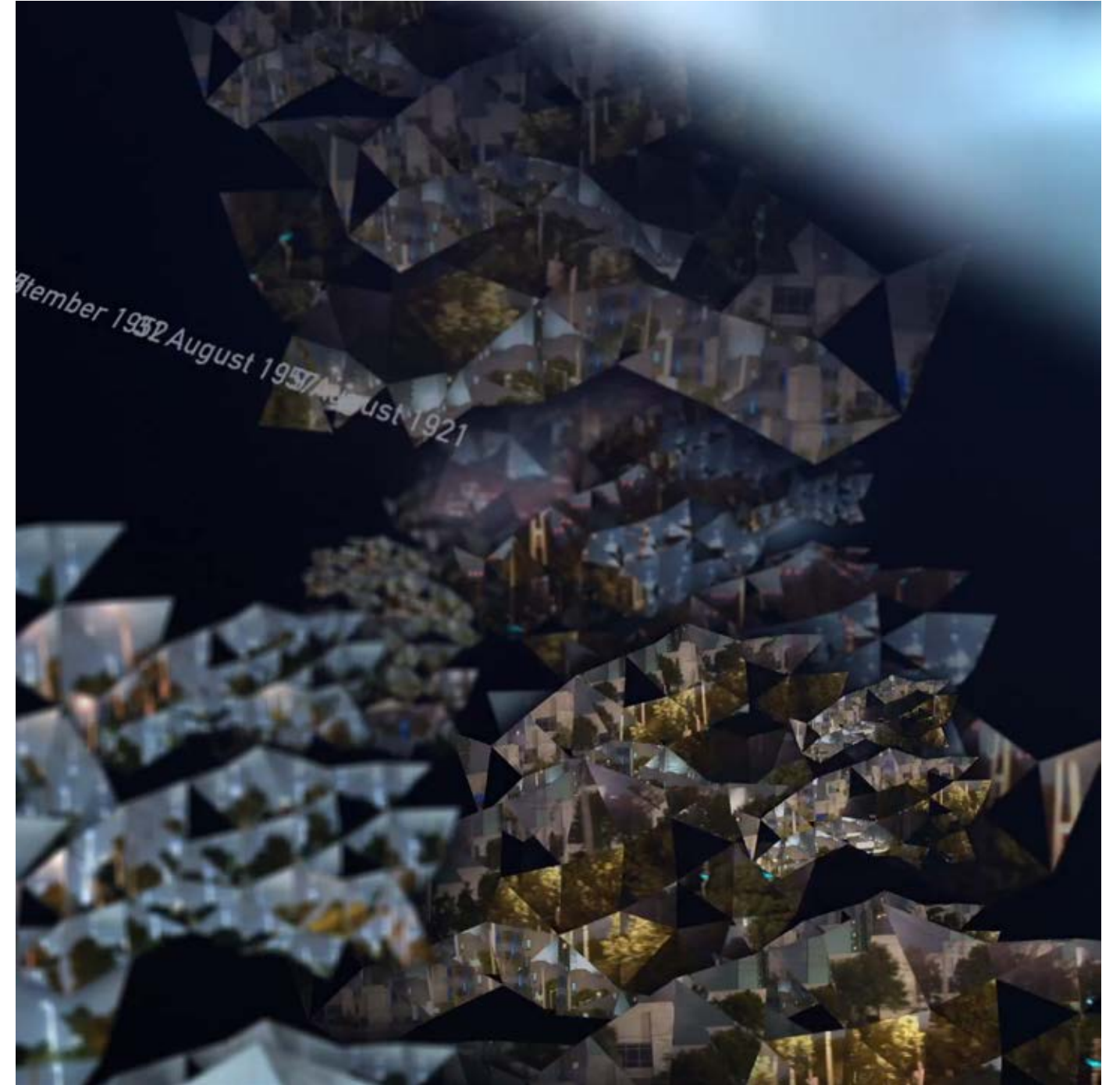
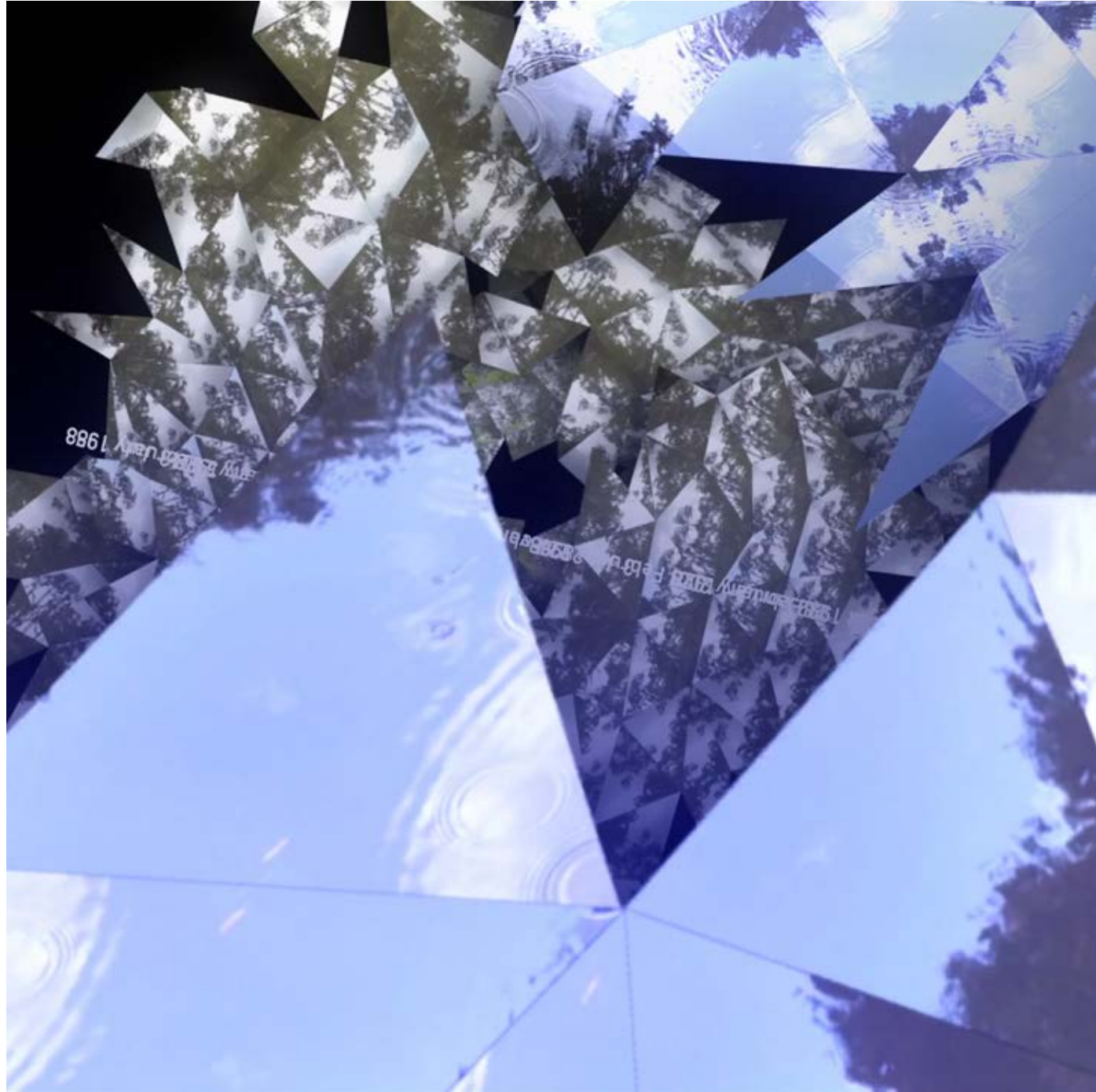
Echantillons / le maillage _ 2023/24
Próbki / Sieć _ 2023/24
Samples / the mesh _ 2023/24



Echantillons / le maillage _ 2023/24
Próbki / Sieć _ 2023/24
Samples / the mesh _ 2023/24



Danse de transe sur la musique d'une goutte de pluie _ 2021,
format carré, 6m 30s- boucle vidéo, (boucle de la vidéo Echappés Belles avec la musique de Richard et Duncan Pinhas)
Transowy taniec do muzyki kropli deszczu _ 2021,
format kwadratowy, 6m 30s - pętla wideo (zapętłone wideo Echappés Belles z muzyką Richarda i Duncana Pinhasa)
Trance dancing to the music of a raindrop _ 2021,
squared format, 6m 30s- video loop, (looped Echappés Belles video with music by Richard and Duncan Pinhas)



Danse de transe sur la musique d'une goutte de pluie _ 2021,
Transowy taniec do muzyki kropli deszczu _ 2021,
Trance dancing to the music of a raindrop _ 2021,



La nature n'existe pas (2) _ 2024, stylo sur carton, 120 x 80cm
Natura nie istnieje (2) _ 2024, długopis na kartonie, 120 x 80cm
Nature does not exist (2)v _ 2023, roll-pen on cardboard, 120 x 80cm



PANSPERMIA (MESH) _ 2023
Acrylique, stylos à bille à pigments, sur panneau en bois 120 x 170 cm
PANSPERMIA (MESH) _ 2023
Akryl, długopisy kulkowe pigmentowe na sklejce drewnianej, 120 x 170 cm
PANSPERMIA (MESH) _ 2023
Acrylic, pigment ballpoint pens, on wooden panel, 120 x 170 cm



Xiangyun _ 2022, objets, installation
béton armé, acier noir, 80 x 35 x 15 cm, sur trépieds en acier 120 -170 cm 2022_
Xiangyun _ 2022, obiekty, instalacja
beton zbrojony, czarna stal, 80 x 35 x 15 cm na stalowych statywach 120 -170 cm
Xiangyun _ 2022_ objects, installation
Reinforced concrete, black steel, 80 x 35 x 15 cm, on steel tripods 120 -170 cm



Yunleiwen _ 2022, objets, installation
béton armé, acier noir, 80 x 35 x 15 cm, sur trépieds en acier 120 -170 cm 2022_
Yunleiwen _ 2022, obiekty, instalacja
beton zbrojony, czarna stal, 80 x 35 x 15 cm na stalowych statywach 120 -170 cm
Yunleiwen _ 2022_ objects, installation
Reinforced concrete, black steel, 80 x 35 x 15 cm, on steel tripods 120 -170 cm



“Motus Interno” est une boucle vidéo de 8 minutes - initialement conçue pour un mapping sur le bâtiment du Centre culturel de Cascais, près de Lisbonne. Elle a été déplacée dans un espace d'exposition sous forme d'installation grâce à l'utilisation d'une maquette du bâtiment à l'échelle. Sur la façade de la maquette, des textes supplémentaires ont été gravés, extraits des articles de la Constitution de la République de l'Équateur (officiellement rédigée en octobre 2008), première Constitution au monde à reconnaître les droits de la nature.

Article 10 : “La nature sera le sujet des droits de la Constitution”.

Article 71 : “La nature a le droit d'être restaurée”.

Article 73 : “L'État appliquera des mesures préventives et restrictives sur les activités pouvant conduire à l'extinction des espèces, à la destruction des écosystèmes et à l'altération permanente des cycles naturels”.

Article 74 : “Les services environnementaux ne seront pas sujets à appropriation”.



“Motus Interno” to 8-minutowa pętla wideo, pierwotnie zbudowana w celu zmapowania budynku Centrum Kultury w Cascais, pod Lizboną. Została przeniesiona do przestrzeni wystawienniczej jako instalacja dzięki użyciu makiety budynku w skali. Na fasadzie makiety dodane zostały teksty artykułów,

pierwszej na świecie, uwzględniające prawa Natury - Konstytucji Republiki Ekwadoru (oficjalnie zapisane w niej w październiku 2008 roku).

Artykuł 10. “Natura będzie podmiotem praw konstytucyjnych”.

Artykuł 71. “Natura ma prawo być restaurowana”.

Artykuł 73. “Państwo zastosuje środki zapobiegawcze i ograniczające wobec działań, które mogą prowadzić do wyginięcia gatunków, zniszczenia ekosystemów i trwałej zmiany naturalnych cykli”.

Artykuł 74. “Środowisko naturalne nie podlega zawłaszczeniu”.



“Motus Interno” is an 8-minute video loop originally built to map the building of the Cascais Cultural Center, near Lisbon. It has been relocated to an exhibition space as an installation using a scale model of the building. Additional texts engraved on the facade of the model are excerpts from the world's first constitution to recognize the rights of nature - the Constitution of the Republic of Ecuador (officially recorded in October 2008).

Article 10: “Nature will be the subject of Constitutional Rights.”

Article 71: “Nature has the right to be restored.”

Article 73: “The State will apply preventive and restrictive measures on activities that might lead to the extinction of species, the destruction of ecosystems, and the permanent alteration of natural cycles.”

Article 74: “Environmental services shall not be subject to appropriation.”



Motus Interno _ 2014, installation, vidéo mapping, boucle de 8 minutes, musique Marek Choloniewski et Piotr Madej
 Motus Interno _ 2014, instalacja, video mapping, 8-minutowa pętla, muzyka Marek Chołoniewski i Piotr Madej
 Motus Interno _ 2014, installation, video mapping, 8-minute loop, music by Marek Choloniewski and Piotr Madej



La nature n'existe pas (1) _ 2024, stylo sur carton, 120 x 80cm
Natura nie istnieje (1) _ 2024, długopis na kartonie, 120 x 80cm
Nature does not exist (1) _ 2023, roll-pen on cardboard, 120 x 80cm





Pattern liquid loop_ 2018, installation vidéo

Boucle vidéo de 30 minutes (proportions 1:10).

Musique Dickson Dee aka Li Chin Sung, poème Bei Dao "Rose of Time", récité par Kitty Dee en cantonais. Son surround 7 canaux Piotr Madej

Pattern liquid loop_ 2018, instalacja wideo

30-minutowa pętla wideo (proporcje 1:10).

Muzyka Dickson Dee aka Li Chin Sung, wiersz Bei Dao "Rose of Time", recytowany przez Kitty Dee w języku kantońskim. 7-kanałowy dźwięk przestrzenny Piotr Madej

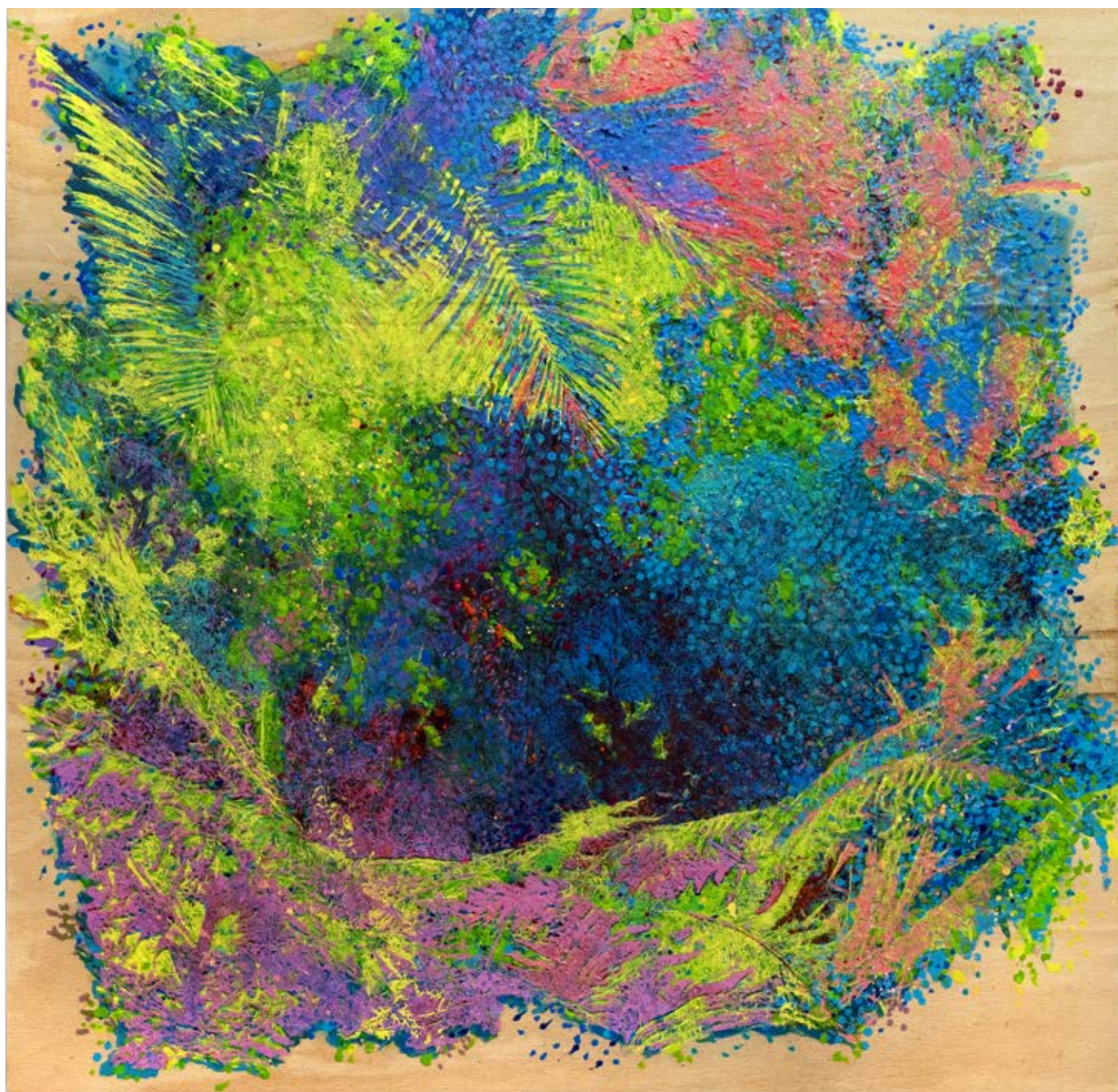
Pattern liquid loop_ 2018, video installation

A 30-minute video loop (aspect ratio 1:10).

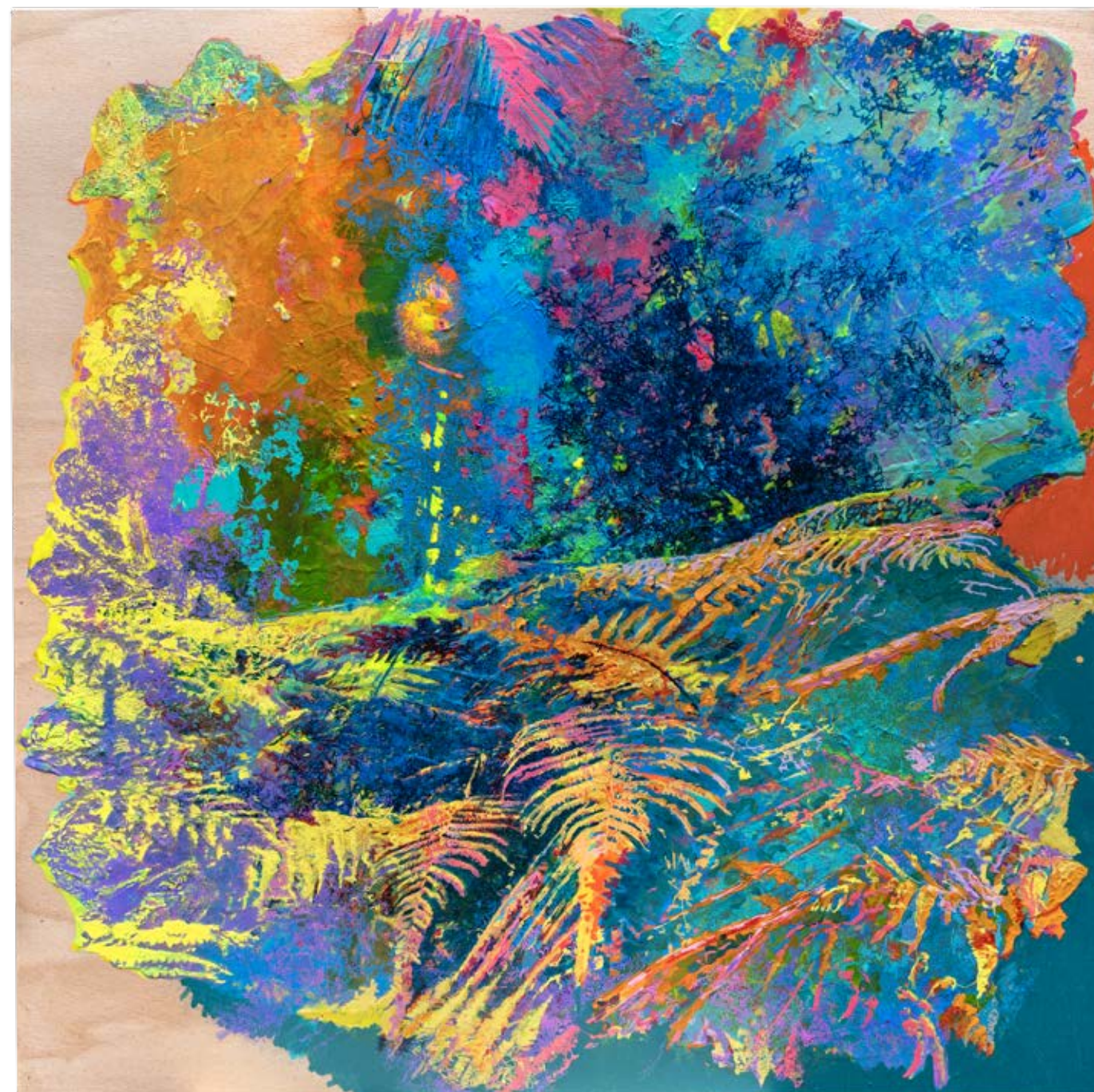
Music by Dickson Dee aka Li Chin Sung, poem by Bei Dao 'Rose of Time', recited by Kitty Dee in Cantonese. 7-channel surround sound Piotr Madej







PANSPERMIA (2) _ 2023
Acrylique, stylos à bille à pigments sur panneau en bois 60 x 60 cm
PANSPERMIA (2) _ 2023
Akryl, długopisy kulkowe pigmentowe na sklejkę drewnianej, 60 x 60 cm
PANSPERMIA (2) _ 2023
Acrylic, pigment ballpoint pens on wooden panel, 60 x 60 cm



PANSPERMIA (1) _ 2023
Acrylique, stylos à bille à pigments sur panneau en bois 60 x 60 cm
PANSPERMIA (1) _ 2023
Akryl, długopisy kulkowe pigmentowe na sklejkę drewnianej, 60 x 60 cm
PANSPERMIA (1) _ 2023
Acrylic, pigment ballpoint pens on wooden panel, 60 x 60 cm



Cales _ 2023-24, installation, vidéo
Boucle vidéo de 7 minutes sans son, avec sous-titres, cales en bois collectées dans la forêt vierge des Carpates sur un site d'exploitation forestière.
Kliny _ 2023-24, instalacja, wideo
7-minutowa pętla wideo dźwięku z napisami, drewniane kliny zebrane w puszczy karpackiej "na wycince"

Wedges _ 2023-24, installation, video
7-minute video loop without sound, with subtitles, wooden wedges collected in the Carpathian forest at a logging site



ARAHMAIANI

voici mon **COURT
POÈME**

La nature semble rappeler aux humains
Qu'ils ne sont pas les souverains,
Mais simplement une composante,
Et qu'en réalité, ils dépendent d'elle.

Les catastrophes naturelles qui frappent
désormais fréquemment
Sont un avertissement pour que
les gens restent vigilants
Qu'ils ne se laissent pas emporter par la cupidité
Et qu'ils ne cèdent pas à l'égoïsme

31 mars 2024, Arahmaiani

here is my **SHORT
POEM**

Natura zdaje się upominać człowieka
By zrozumiał, że nie jest jej władcą
Tylko jej częścią
I w rzeczywistości żyje z Natury

Katakлизmy, które teraz nas często nawiedzają
To ostrzeżenie by ludzie mieli się na baczności
By nie dać się porwać nurtowi chciwości
I pogrążyć się w egoizmie

31 marca 2024, Arahmaiani

here is my **SHORT
POEM**

Nature seems to be reminding humans
To realize that he is not the ruler
Just a part
And in reality he lives from nature

Natural disasters that now often strike
It is a warning so that people are alert
Don't get swept away by the flow of greed
And drift into egoism

31 March 2024, Arahmaiani

ARAHMAIANI
est un artiste et un activiste.
Elle s'intéresse aux questions sociales,
politiques, religieuses, de genre et
d'environnement. Considérée comme l'une des
voix majeures du Sud global; elle est basée à
Yogyakarta, Java en Indonésie.

ARAHMAIANI
jest artystką i aktywistką. Interesują ją
kwestie społeczne, polityczne, religijne,
genderowe i środowiskowe. Uważana za jeden z
wiodących głosów globalnego Południa, mieszka
w Yogyakarta w Indonezji.

ARAHMAIANI
is an artist and activist. She is interested
in social, political, religious, gender and
environmental issues. Considered one of the
leading voices of the global South, she is
based in Yogyakarta, Indonesia.

EWA CIEPIELEWSKA L'ÎLE VERTE

Ma patrie/ma mère patrie est là où se trouve mon cœur - dans la forêt, au bord de la rivière. Sur la Vistule, à Kępa Zielona, au kilomètre 710, en face de Ciechocinek. Au printemps, j'y plante ma tente, les aubépines fleurissent et je sens que je suis chez moi. C'est sur cette île que j'ai mangé le roi de la rivière.

Nous avons amarré notre embarcation et les pêcheurs nous ont apporté un esturgeon. Il était énorme ! Il était dans un tel état que le remettre à l'eau n'était pas envisageable. Il fallait le tuer - tout le pont était recouvert de sang, et la chair remplissait tous les récipients que nous avions dans la cuisine. Nous l'avons mangé et nous nous sommes tus, puis nous avons parlé de ce qui s'était passé jusqu'au matin. C'était une communion profonde, une union avec le corps de l'esturgeon, qui nageait dans cette rivière depuis des années. Les esturgeons sont les rois des animaux, dangereux, ils peuvent même avaler un petit chien, en plus d'être charognards, ils ont des fonctions bénéfiques et purificatrices dans l'écosystème fluvial.

Nous l'avons mangé, puis je l'ai peint et il nage toujours dans les courants de la Vistule sur le tableau.

Depuis ce moment-là, j'évite de manger du poisson. Je ne suis pas inflexible, il y a des situations, si je suis invitée, où il est plus difficile d'expliquer et de refuser. Cependant, au quotidien, je pars du principe qu'il y a assez de très bonne nourriture qui n'est pas chargée de souffrance ni de peur qui rendent la vie comme une prison, car malgré la douleur la vie veut vivre.

L'idée de voisinage m'est chère. Après tout, d'innombrables êtres habitent en nous : des bactéries, des champignons, des microbes, et autour de nous, des vers de terre, des escargots, des pigeons, des chats et des écureuils. Je pense

à eux comme à des voisins - nous sommes tous profondément connectés les uns aux autres. Autre chose, quand je peignais des panthères, j'avais toujours l'impression de peindre en réalité des animaux sauvages qui sont en moi. Eux aussi aspirent à la liberté.

Déjà quand j'étais enfant, au lieu d'aller à la musique, je fuyais dans la forêt. Je cherchais une communication invisible et profonde avec la nature. Il arrive aussi que je laisse quelque chose aux esprits de la nature, surtout quand j'ai quelque chose de très bon et de précieux. Dans la culture pré-chrétienne, les serpents étaient particulièrement respectés. Personne ne leur faisait de mal. En Lituanie, on mettait un bol de lait devant le pas de la porte pour eux. Apparemment, ces serpents se liaient d'amitié avec le bétail et même tétaient le lait des mamelles. Et puis quand le serpent ne venait pas la vache était très triste. On voyait tout de suite qu'il lui manquait quelque chose. Et je crois justement en cela : la maison de la culture est la nature.

EWA CIEPIELEWSKA
peintre, artiste, activiste.
Membre du groupe Luxus, fondateur de
flow / przepływ.

KĘPA ZIELONA

Moja ojczyzna/matczyzna jest tam, gdzie moje serce - w lesie, na rzece. Na Wiśle, na Kępie Zielonej, na 710 kilometrze, naprzeciw Ciechocinka. Wiosną rozbijam tam namiot, głogi kwitną i czuję, że jestem w domu.

To na tej kępie zjadłam króla rzeki.

Zacumowaliśmy tam galara i rybacy przynieśli nam suma. Był ogromny! W dodatku w takim stanie, że wpuszczenie go z powrotem do wody nie wchodziło w grę. Trzeba było go zabić –

cały pokład spływał krwią, a mięso wypełniło wszystkie naczynia, jakie mieliśmy w kuchni. Zjedliśmy go i milczeliśmy, a potem do rana rozmawialiśmy o tym, co się wydarzyło. To była przenikająca do głębi komunია, zjednoczenie z ciałem suma, który pływał w tej rzece od lat. Sum to król zwierząt, groźny, potrafi i małego psa połknąć, w dodatku padlinożerca, więc pełni w rzeczonym ekosystemie prozdrowotne, oczyszczające funkcje.

Zjedliśmy go, a potem go namalowałam i na obrazie wciąż pływa w nurtach Wisły. A ja od tamtego momentu unikam jedzenia ryb. Nie jestem ortodoksem, bywają sytuacje, kiedy ktoś mnie częstuje i więcej jest problemu z tłumaczeniem i wzbranianiem się. Na co dzień jednak wychodzę z założenia, że jest wystarczająco wiele bardzo dobrego jedzenia, nieobarczonego bólem i strachem, których władza sprawia, że życie jest jak więzienie, bo mimo cierpienia życie chce żyć.

Bliska mi jest idea sąsiedztwa. Wszak zamieszkują nas niezliczone istoty: bakterie, grzyby, drobnoustroje, a wokół dżdżownice, ślimaki, gołębie, koty i wiewiórki. Myślę o nich jak o sąsiadach - wszyscy jesteśmy ze sobą bardzo głęboko połączeni. Inna sprawa, że kiedy malowałam pantery, zawsze miałam poczucie, że tak naprawdę maluję dzikie zwierzęta, które we mnie siedzą. One też rwą się na wolność.

Już jak byłam dzieckiem, zamiast chodzić na muzykę, uciekałam do lasu. Szukałam niewidzialnego i głębokiego porozumienia z naturą. Zdarza się też, że zostawiam coś duchom natury, zwłaszcza kiedy mam coś bardzo dobrego i cennego. W przedchrześcijańskiej kulturze szczególnie szacunkiem otaczano węże. Nikt im nic złego nie robił. Na Litwie pod progiem ustawiało się dla nich miseczkę z mlekiem. Podobno te węże zaprzyjaźniały się z bydłem i nawet ssały mleko z wymion. I potem taka krowa, kiedy wąż się nie pojawiał, była bardzo smutna. Od razu było widać, że czegoś jej brakuje. I ja jestem właśnie takiej wiary: domem kultury jest natura.

EWA CIEPIELEWSKA
malarka, artystka, aktywistka. Związana z
grupa Luxus, założycielka flow / przepływ.

GREEN PATCH

My homeland/motherland is where my heart is - in the forest, by the river. On the Vistula, at Kępa Zielona, at kilometer 710, opposite Ciechocinek. In spring, I pitch my tent, hawthorns bloom, and I feel like I'm at home. It was on this island that I ate the king of the river.

We moored our boat there. The fishermen brought us a sturgeon. It was huge and in such a state that putting it back into the water was out of the question. It had to be killed. The whole deck was covered in blood. Its flesh filled all the vessels we had in the kitchen. We ate in silence then we talked until morning about what had happened. It was a deeply moving union, a communion with the body of the sturgeon, who had been swimming freely in the river for years. Sturgeons are the kings of animals, dangerous, they can swallow a small dog. They are scavengers. They are beneficial to the ecosystem because they purify the rivers.

We ate it. Then I painted a picture of it, still swimming in the currents of the Vistula. Since then, I have avoided eating fish. I am not orthodox, in a situation when it is offered to me I will eat it and especially if it is more difficult to explain then refuse. On a daily basis, I eat food that is good and free from experiencing pain and fear, the power of which makes life like a prison, but despite suffering, life wants to live.

The idea of a neighborhood is dear to me. After all, we live with countless beings within us: bacteria, fungi, microorganisms, and around us are earthworms, snails, pigeons, cats, and squirrels. I think of them as neighbors. We are all deeply connected to each other. Another

thing, when I painted panthers, I knew that I was painting wild animals that are inside of me. They too strive for freedom.

When I was a child, instead of going for music lessons, I fled into the forest. I was looking for invisible and deep communication with nature. I also can give something to the spirits of nature, especially when there's something very good and valuable. In pre-Christian times, snakes were well respected. No one harmed them. In Lithuania, a bowl of milk was set in front of the threshold. Apparently, these snakes made friends with cattle, even suckling milk from their udders. And a cow, when the snake did not appear, seemed very sad. You could see that something was missing. I believe in that: the home of culture resides in nature.

EWA CIEPIELEWSKA
painter, artist, activist. Associated with
the Luxus group,
founder of flow / przepływ.

PANSERMIA (rideau)_ 2023/24
stylo sur lin, 750 x 180 cm
PANSERMIA (kotara)_ 2023/24
długopis na płótnie, 750 x 180 cm
PANSERMIA (curtain)_ 2023/24
ball pen on canvas, 750 x 180 cm

NORMAN SPINRAD

LA RÉVOLUTION MARRON

Votre Majesté, membres de l’Académie suédoise, chers lauréats du Nobel, Mesdames, Messieurs et autres, y compris les anciens sceptiques et tourmenteurs, alors que la convention et la politesse voudraient que je proteste hypocritement, me disant non légitime à recevoir ces deux prix Nobel pour la même découverte, recevoir le Nobel de Biologie et celui de la Paix en même temps ne favorisent pas ma fausse modestie ; et après tout ce que j’ai dû endurer en matière de ridicule pour me retrouver enfin devant vous, je vous avoue ne pas être d’humeur particulièrement polie.

Après tout, même après que la Révolution Marron ait sauvé l’économie mondiale de sa crise énergétique et la biosphère de la crise du réchauffement climatique, et donc sauvé la civilisation mondiale et même la vie sur terre, elle ne peut toujours pas arborer fièrement sa propre bannière publique. Et moi qui ai défendu sa cause, je suis toujours la cible de moqueries dans des dessins animés odieux et des graffitis dans les toilettes et je serai sans doute maintenant dénigré comme le lauréat du prix Nobel de Scatologie dans la presse populaire.

Très bien alors ! Que mes deux Nobel se combinent sous cette glorieuse Bannière Marron que j’ai portée jusqu’à la victoire ! Levez-vous et saluez le sauveur de la planète ! La noble substance brune qui a remplacé le pétrole et le charbon pour devenir la source abondante d’énergie de notre civilisation mondiale triomphante !

Cent cinquante trillions de kilos en sont produits chaque année par l’homme et les bêtes, au bas mot ! Convertis en plus de 45 trillions de mètres cubes de méthane, l’équivalent énergétique de la production annuelle mondiale de pétrole à

son pic d’antan ! Du nutriment gratuit issu d’un sous-produit ! Chaque année et pour toujours tant que l’herbe poussera sous nos pieds et que les rivières couleront !

Capturés dans chaque toilette réaménagée à travers le monde, dans chaque enclos de porcs et parc d’engraissement modernisé, poulailler et zoo ! Le méthane brassé à partir de simples collecteurs solaires et de panneaux, chauffant les grands alambics générant de l’électricité en grande quantités pour charger nos voitures et camions à pile à hydrogène, pour alimenter notre industrie, éclairer nos maisons et nos villes !

Et ce méthane non brûlé dans l’air libre, empoisonnant avec du smog photochimique et augmentant la température de la planète avec des gaz à effet de serre, mais confinés dans des générateurs scellés en boucle fermée recyclant le dioxyde de carbone de sa combustion en glucides pour nourrir les affamés via la lumière du soleil, l’eau, et la photosynthèse artificielle, comme la biomasse de cette planète l’a toujours fait.

Oh oui ! Après avoir défendu sa cause et sauvé le monde de sa propre stupidité, au prix de me ridiculiser dans le processus, la seule modestie que je suis d’humeur à proclamer ici aujourd’hui devant cette auguste compagnie est celle que je n’ai rien inventé que la biosphère ne faisait déjà très bien toute seule jusqu’à ce que la civilisation industrielle tourne le dos à ce qui est évidemment naturel et naturellement évident et qu’elle brise ainsi le cycle naturel. Lumière du soleil, eau, et dioxyde de carbone en glucides via la photosynthèse, les glucides alimentant la vie animale, la vie animale libérant du dioxyde de carbone d’un côté et de l’eau et de la fécondité fécale de l’autre, et ainsi de suite.

Pourtant, nous l’avons chassée dans nos toilettes, nous l’avons déversée dans les mers, nous l’avons laissée couler dans nos rivières et s’accumuler dans les lagunes des parcs d’engraissement pour propager la maladie et empester, nous l’avons brûlée à l’air libre et retenu notre souffle, nous avons dépensé des milliards et des milliards pour la jeter, et tout ce temps nous gaspillons la

ressource éternellement renouvelable qui est maintenant enfin devenue la source d’énergie de la civilisation mondiale, et nous a permis d’arrêter le réchauffement de l’effet de serre et de nourrir les affamés avec de la nourriture pour le peuple.

Deux cent cinquante trillions de kilos chaque année !

L’équivalent énergétique de la consommation maximale annuelle de pétrole d’une année !

Le fumier ! La crotte ! La merde ! Le purin fécal ! Le caca ! La bouse !

Appelez-la par ses centaines de pâles alias euphémistiques, mais appelez-la aussi ce qu’elle est vraiment, cette longtemps méprisée, moquée, dénigrée, substance que nous produisons tous chaque jour de notre vie, à partir de chaque être que nous consommons et d’autres que nous ne consommons pas, qui est devenu ce qui alimente les machineries transformationnelles de la première civilisation humaine à s’être libérée de la combustion de combustibles fossiles non renouvelables.

La substance souveraine de notre glorieuse ère post-pétrolière !

Ici, dans cette salle sacrée de la science et de la culture de notre espèce, parlons enfin franchement.

Comme vous m’avez couronné des lauriers d’or du Nobel, ainsi je couronne maintenant le Roi Soleil de notre glorieuse Révolution Marron avec son vrai nom devant vous ! Honorez-le ! Louez-le ! Dites-le ouvertement enfin !

Saluez tous le Roi de la Merde !

Fin

fin

NORMAN SPINRAD est un écrivain, essayiste et critique américain de science-fiction. Il est l'auteur de plus de 25 romans. Il a vécu à San Francisco, Los Angeles, Londres, New York... actuellement à Paris.

REWOLUCJA BRĄZOWA

Wasza Wysokość, członkowie Królewskiej Akademii Szwedzkiej, szanowni laureaci Nagrody Nobla, Szanowne Panie, Szanowni Panowie i Wy wszyscy, włączając w to byłych sceptyków i prześladowców, chociaż konwenans i polityczna poprawność wymagają ode mnie fałszywej skromności, żem niegodzien otrzymania dwóch Nagród Nobla za to samo, tak zwane odkrycie, Pokojowej Nagrody Nobla i nagrody z Biologii jednocześnie, na koniec dobitnie to powiem, jakichże szyderstw nie musiałem się naznosić aby w końcu stanąć tu przed Wami, cóż, nie jestem więc dziś w szczególnie przyjaznym nastroju.

Teraz gdy wreszcie Rewolucja Brązowa uratowała światową gospodarkę przed kryzysem energetycznym, gdy ocaliła biosferę przed kryzysem globalnego ocieplenia, to co uratowało globalną cywilizację i w rzeczy samej - uratowało życie na Ziemi, to nadal nie może być publicznie nazywane swoim własnym prawdziwym i godnym imieniem, a ja, który bronilem sprawy, będąc ofiarą szyderstw w odrażających karykaturach i ubikacyjnych graffiti, w popularnej prasie zostaną teraz bez wątplenia okrzyknięty laureatem Nagrody Nobla za Skatologię.

Bardzo dobrze więc!

Niech moje bliźniacze Nagrody połączą się pod chwalebnym Brązowym Sztandarem, który niosłem aż do zwycięstwa! Wstańcie i pozdrówcie zbawcę planety! Szlachetna brązowa substancjo, która zastąpiłaś ropę naftową i węgiel, stając się podstawowym, bogatym źródłem energii naszej triumfującej globalnej cywilizacji!

Minimum sto pięćdziesiąt bilionów kilogramów, produkowanych przez człowieka i zwierzęta rok rocznie! Przetworzone na ponad 45 bilionów metrów sześciennych metanu

o wartości energetycznej większej niż energia całej światowej produkcji ropy naftowej w zenicie, w zenicie który dawno już minął i do którego wcale nie tęsknimy! Darmowa żywność jako produkt uboczny! Co roku, na zawsze, dopóki trawa rośnie, rzeki płyną a wraz z nimi spływa w dół łańcucha pokarmowego owa substancja!

Kolekcjonowana z każdej przystosowanej do tego toalety na świecie, z każdej zmodernizowanej chlewni i obory, z każdego kurnika i z każdego zoo! Wydestylowany z niej za pomocą prostych paneli kolektorów słonecznych metan, ogrzewa wielkie destylatory, obficie generując elektryczność do ładowania samochodów, ciężarówek z ogniwami paliwowymi z wodoru, do zasilania przemysłu, oświetlania naszych domów i miast! A metan nie jest spalany na wolnym powietrzu, trując je smogiem fotochemicznym i zwiększając cieplarnianym efektem temperaturę planety, lecz zamykany w obiegu zamkniętym, w szczelnych generatorach recyklingujących dwutlenek węgla z jego transformacji w węglowodany, aby za pomocą światła słonecznego, wody i sztucznej fotosyntezy karmić głodnych, jak to biomasa planety tejże, tak długo, jak ona istnieje, zawsze czyniła.

O tak, po tym, jak bronilem sprawy i uratowałem świat przed jego własną głupotą, kosztem uczynienia z siebie pośmiewiska, jedyna myśl przed tym dostojnym towarzystwem, to ta, że niewy znalazłem niczego, czego wcześniej biosfera nie robiła bynajmniej dobrze sama, aż do momentu gdy cywilizacja przemysłowa zignorowała to co oczywiście naturalne i naturalnie oczywiste, i nie przerwała tego naturalnego cyklu. Światło słoneczne, woda i dwutlenek węgla przemieniane w węglowodany za pomocą fotosyntezy, węglowodany napędzające życie zwierzęce, życie zwierzęce uwalniające dwutlenek węgla z jednego końca a wodę i odchody z innych końców, i tak dalej. A my to spuszczailiśmy w toalety, wylewaliśmy do mórz, pozwoliliśmy temu spływać do naszych rzek i gromadzić się w stawach ferm hodowlanych, by rozprzestrzeniać choroby

i smród, spalaliśmy to na otwartym powietrzu zatykając sobie nosy, wydawaliśmy miliardy po miliardach na pozbywanie się tego, a przez cały ten czas marnowaliśmy wiecznie odnawialne zasoby, które dziś wreszcie stały się dla cywilizacji źródłem energii globalnej, i zatrzymaliśmy globalne ocieplenie i nakarmiliśmy Paszą Ludzką głodnych. Dwieście pięćdziesiąt bilionów kilogramów każdego roku! Równowartość energetyczna rocznego zużycia ropy naftowej w jej zenicie!

Gnojówka! Odchody! Ekskrementy! Ka! Fekalia! Kupa!

Nazywajcie to jakimi chcecie wyblakłymi eufemistycznymi imionami, ale nazwijcie to także tym, czym to faktycznie jest, czyli substancją długo lekceważoną, wyśmiewaną, pogardzaną, którą każdego dnia naszego życia wszyscy produkujemy, jak i wszystkie zwierzęta, którymi się żywimy, i te których nie jemy, która to substancja stała się tym, co napędza tłoki maszyny transformacji pierwszej, uwolnionej od spalania nieodnawialnych paliw kopalnych cywilizacji ludzkiej.

Chlubna substancja naszej chwalebnej ery postnaftowej!

Tu, w tym najbardziej świętym gmachu nauki i kultury naszego gatunku, wreszcie powiedzmy to jasno. Tak jak Wy, złotym wieńcem laurowym uczciliście mnie, laureata Nagrody Nobla, tak teraz, przed Wami ja go koronuję, nadaję mu Jego prawdziwe imię - Król Słońce naszej chwalebnej Rewolucji Brązowej!

Czujcie go! Chwalcie go!

Powiedzcie to wreszcie otwarcie!

Niech nam żyje Król Gówno!”

koniec

NORMAN SPINRAD jest amerykańskim pisarzem science fiction, eseistą i krytykiem. Autor ponad 25 powieści. Mieszkał w San Francisco, Los Angeles, Londynie, Nowym Jorku... obecnie w Paryżu.

THE BROWN REVOLUTION

Your Majesty, members of the Swedish Academy, fellow Nobel Laureates, Ladies, Gentlemen, and others, including former skeptics and tormentors, while convention and politesse would have me falsely protest my unworthiness to receive these two Nobel Prizes for the same so-called discovery, receiving the Nobel for Biology and for Peace at the same time is hardly conducive to false modesty, nor, after what I have had to endure in ridicule to finally stand here before you, am I in a particularly polite mood.

After all, even after the Brown Revolution has rescued the world economy from its energy crisis and rescued the biosphere from the global warming crisis, that which has saved global civilization and indeed life on earth itself, still cannot fly the public banner of its own true name, and I who championed its cause am still a victim of ridicule in odious cartoons and toilet graffiti and will no doubt be even now denigrated as the winner of the Nobel Prize for Scatology in the popular yellow press.

Very well then! Let my twin Nobels combine under that glorious Brown Banner that I have borne to this victory! Stand and salute the savior of the planet! The noble brown substance that has replaced petroleum and coal to become the basic abundant energy source of our triumphant global civilization!

A hundred and fifty trillion kilos of it produced per annum by man and beast at the very least! Converted to over 45 trillion cubic meters of methane, the energy equivalent of more than the world's yearly oil production at its long by-gone and unlamented peak! Free food as a by-product! Every year forever as long as the

grasses grow and the rivers flow and it flows downhill through the food chain with them!

Captured from every retooled toilet in the world, from every modernized closed-circuit pigpen and cattle feed lot, chicken coop and zoo! The methane brewed out of it with simple solar collectors and panels heating the great stills generating abundant electricity to charge our hydrogen fuel cells cars and trucks, to power our industry, light our homes and our cities!

And this methane not burned in the open air, poisoning it with photochemical smog and raising the temperature of the planet with greenhouse gasses, but confined to sealed closed-loop generators recycling the carbon dioxide from its combustion into carbohydrates to feed the hungry via sunlight, water, and artificial photosynthesis, as the biomass of this planet has always done for just about as long as it has had one.

Oh yes, after having championed its cause and saved the world from its own stupidity at the cost of making myself a laughing stock in the process, the only modesty which I am in any mood to proclaim here today before this august company is that I invented nothing that the biosphere wasn't doing quite well by itself until industrial civilization turned up its nose at the obviously natural and the naturally obvious and broke the natural cycle.

Sunlight, water, and carbon dioxide into carbohydrates via photosynthesis, carbohydrates fueling animal life, animal life releasing carbon dioxide out one end and water and fecal fecundity out the others, and so it goes.

Yet we flushed it down our toilets, we dumped it into the seas, we let it pour into our rivers and pile up in feed-lot lagoons to spread disease and stink, we burned it in the open air and held our noses, we spent billions and billions throwing it away or trying to, and all the while we were wasting the eternally renewable resource that has now at last become the energy source of

global civilization, and allowed us to halt the greenhouse warming and feed the starving on People Chow.

Two hundred and fifty trillion kilos of it each year!

The energy equivalent of a peak year's oil consumption!

Manure! Dung! Crap! Fecal slurry! Night soil! Meadow-muffins! Doody! Poo!

Call it by its hundreds of pallid euphemistic aliases, but call it also what it truly is, the long-despised, mocked, disdained, substance we all produce each and every day of our lives, along with every animal we feed upon and many that we don't, that has become that which fuels the transformational machineries of the first human civilization to have freed itself from burning non-renewable fossil fuels.

The sovereign substance of our glorious post-petroleum age!

Here in this most hallowed hall of science and culture of our species let us finally speak it plain.

As you have crowned me with the golden wreath of the Nobel Laureate, so do I now crown The Sun King of our glorious Brown Revolution with his true name before you! Honor him! Praise him! Say it openly at long last!

All hail King Shit!

end

NORMAN SPINRAD
is an American science fiction writer,
essayist and critic.
He is the author of more than 25 novels.
He has lived in San Francisco, Los Angeles,
London, New York ... currently in Paris.

PANSPERMIA (rideau)_ 2023/24
PANSPERMIA (kotara)_ 2023/24
PANSPERMIA (curtain)_ 2023/24



BETTIE NIN / MILOSH LUCZYNSKI

Cet entretien entre l’artiste et la curatrice a été réalisé en février 2024

Bettie Nin - J’aimerais commencer cet entretien par une question essentielle : celle de ta posture artistique. Tu es expatrié, voyageur, contemplatif, capteur et cueilleur du réel. Tu es constamment en mouvement. Dirais-tu que cela nourrit ta posture artistique ? Est-ce aussi une posture politique ?

Milosh Luczynski - Lorsque j’étais enfant et que je vivais avec ma famille dans mon pays d’origine, je me sentais déjà expatrié. Je me suis toujours senti expatrié et j’ai toujours été attiré par les modes de vie nomades. Et cela a, effectivement, des conséquences sur mon travail : je travaille pour voyager et je voyage pour travailler. Mon travail se nourrit de mes voyages et vice versa. Voyager me permet de me sentir libre. J’ai justement choisi d’être artiste pour être libre et, en ce sens, c’est une posture politique radicale.

BN - Quand tu évoques tes expériences de voyage et les différents environnements que tu as traversés, tu parles d’interconnexions. Celles entre différentes formes de vivants (la faune, la flore, les minéraux), d’espaces sauvages et de milieux artificiels urbains. Tu t’es d’ailleurs intéressé au concept de maillage1 ou mesh2 du philosophe britannique Timothy Morton3. Peux-tu nous en parler ?

ML - Cette notion d’interconnexion vient justement de cette expérience d’être constamment en mouvement. La brèche artificielle entre Nature et Culture ou entre civilisation et monde naturel n’existe que pour les citoyens du monde dit “civilisé” pour qui aller vers la “nature” est toute une expédition. Pour moi ça n’a jamais été le cas. J’ai toujours autant adoré passer du temps au milieu de forêts aux arbres centenaires gigantesques qu’entouré de gratte-ciels grands comme des montagnes. Mes ressentis y sont assez semblables. La première fois que j’ai visité Shanghai et ses gratte-ciels entrant dans la mousson dense et polluée, j’ai ressenti quelque chose de comparable à une excursion dans la Vallée blanche de Chamonix, cerné par l’aiguille du Midi et de splendides montagnes colorées par le coucher du soleil. Une mélancolie contemplative m’a envahi avec la même intensité dans ces deux lieux. Si je débranche l’intellect, je ne les ressens pas différemment. Nos villes sont pour nous comme des termitières pour les termites. Je pense que ce qu’on appelle la “culture” est tout simplement de la nature.

BN - Dans cette dite “Nature”, tu prélèves des échantillons, des bouts de réel en matières ou en images. Comment agences-tu ces détails du monde ? Comment fonctionne ton regard à la fois zoomé et en même temps désireux de montrer la globalité du système ?

ML - J’ai commencé à sampler4 la réalité dans les années 90 quand je créais des bandes vidéo intitulées Speed Line où j’enchaînais, avec une grande rapidité d’une demi à deux secondes, des séquences détachées de leur linéarité temporelle réelle. Ensuite j’ai commencé à être plus technique. Dans le projet Pattern, par exemple, j’ai construit des constellations aléatoires de triangles découpés. Je ne préparais pas les tournages. Je prenais simplement des images aussi bien dans la rue que dans les forêts. Cela pouvait être des images zoomées comme une feuille d’arbre flottant à la surface d’une flaque d’eau ou l’image d’un bus à New York. Je plaçais ensuite ces images spontanément côte à côte pour construire ces constellations qui évoquent très clairement un maillage. Des années plus tard, j’ai trouvé le mot mesh dans les ouvrages de Timothy Morton. En modélisation 3D, la mesh est aussi une méthode de création de surfaces. Dans cette exposition, une installation s’appelle justement Échantillons. Elle est née à la suite d’un voyage en Australie où j’ai visité un grand nombre de parcs naturels. Chacun était isolé des villes, de l’agriculture et des milieux industriels, pour défendre une soi-disant idée de “protection de la Nature”. À mon tour, j’ai isolé certains échantillons d’arbres et de feuilles en les enfermant, de façon quasi-hermétique, dans des capsules de verre et de béton armé. J’ai observé l’évolution de ces éléments naturels qui se sont dégradés, ont pourri, et dont les textures et les formes ont changé. Cette installation ouvre une réflexion sur la question de la conservation, sur la justesse ou non de séparer les choses pour les protéger et du désir de conserver un état considéré comme “souhaitable”.

BN - “Souhaitable” car proche de ce qu’on imagine être “sauvage”... Que veut dire pour toi “sauvage” ?

ML - “Sauvage” définit pour moi les endroits du monde où la modernité occidentale a détruit l’ordre existant sans rien donner en retour si ce n’est l’anxiété, la consommation, le béton, le chaos moderne et la lutte pour la survie. J’aime visiter des endroits “sauvages” comme les zones industrielles des régions de Guangzhou et Shenzhen, là où sont fabriqués les trois quarts des produits industriels du monde. Il y a des quartiers que mes amis chinois appellent shithole5, pleins de gratte-ciels très hauts, construits avec peu de moyens sur des parcelles extrêmement petites avec une distance de parfois seulement un mètre entre deux gratte-ciels. Les ruelles sont si étroites qu’on voit juste une petite ligne très éloignée du ciel.

BN - Du sauvage construit par l’humain donc. Je cite ici Descola6 pour qui ”la nature n’existe pas”, il nous invite à ne pas nous dissocier du reste du Vivant car cette position est anthropocentrée7, subjective et illusoire. La notion d’anthropocène8 est d’ailleurs un des fils qui trame ton exposition. Comment cette conscience d’une modification profonde du Vivant par les humains impacte-t-elle ton travail ?

ML - Mon travail artistique est le reflet direct de ce que je ressens et de ce que je vis. Et on ne peut pas aujourd’hui être dans le déni de l’Anthropocène, c’est-à-dire de cette situation dans laquelle nous nous trouvons parce que nous avons, entre autres, fait exploser des bombes atomiques sur notre planète. Le plutonium restera dans ses strates9 pour l’éternité, en tout cas bien plus longtemps que “l’intégrale Histoire de l’humanité” comme le dit Morton. Nous fabriquons tous les jours ce qu’il appelle des hyperobjects10, des objets qui seront à peine dégradés même dans plusieurs générations humaines, des objets

qui modifient le climat et la plupart des surfaces de la planète. L’idée que l’Humain serait différent des autres formes du Vivant, voire supérieur est pour moi complètement aberrante. Seul 0.1 % de notre génome est spécifique à la race homo sapiens11, le reste est partagé avec les autres formes de vivants. Comment pouvons-nous traiter ces autres vivants qui partagent pratiquement l’intégralité de notre chair de cette manière-là ? Pour quelle raison nous considérons-nous centrale ? Ce n’est pas tant notre planète que nous allons détruire mais plutôt nous-mêmes.

BN - Ton travail infuse justement cette idée de cycle de la vie, de métamorphose permanente.

ML - Effectivement, un grand nombre de mes œuvres parlent de ça ou fonctionnent comme ça. J’ai beaucoup travaillé l’idée de boucles en tant que forme. Une boucle qui se métamorphose légèrement comme les cycles de la vie qui intègrent de nouveaux éléments de l’évolution pour se rouvrir chaque fois différemment. L’installation Motus interno, par exemple (en latin, mouvement infini) parle de la vie après l’effondrement de la civilisation humaine. Sur la façade d’un bâtiment on peut voir le cycle des quatre saisons, le renouvellement constant de la vie qui tourne en boucle alors que nous, nous ne sommes plus là. Le bâtiment devient le vestige d’une civilisation disparue, après la fin d’homo sapiens. Je travaille sur cette idée de renouvellement du temps pour mieux comprendre le Vivant.

BN - Tu t’es aussi intéressé aux conceptions non-occidentales de la vie.

ML - Notre conception occidentale est tellement visible, qu’elle envahit pratiquement toute la planète... Nous avons pu dominer d’autres civilisations grâce à des machines performantes comme des machines volantes et des armes redoutables. Nous avons écrasé d’autres modes d’existence en prônant que nous étions plus avancés qu’eux. Mais beaucoup d’autres systèmes culturels extrêmement élaborés vivent, quant à eux, en harmonie avec le reste du Vivant. Nous prenons conscience petit à petit que nous ne pouvons plus continuer comme ça mais le problème est que cette prise de conscience arrive malheureusement trop tard. Cette ère de l’anthropocène va provoquer la sixième extinction de masse et elle sera peut-être aussi celle d’homo sapiens. Dans les principes de l’évolution, les spécimens non adaptés sont tout simplement voués à disparaître.

BN - Une de tes sculptures évoque une vision chinoise du monde. Elle est symbolisée par un nuage qu’ils appellent Xiang Yun. Peux-tu nous en parler ?

ML - Ces nuages représentent ma fascination pour les pays d’Asie que je visite depuis 2002. Xiang Yun est un nuage d’abondance. Dans la symbolique chinoise et les légendes philosophiques d’Asie, c’est un nuage traversé par un éclair qui donne ensuite naissance à l’Univers et à la Terre. Ce nuage apporte la pluie puis le riz dans les plantations. Il représente le bonheur et la source de vie.

BN - J’aimerais aussi que nous parlions de certaines de tes performances qui sont comme des rituels. D’où vient cet intérêt ?

ML - J’ai commencé très tôt à faire des performances, dès la première année des Beaux-Arts. J’étais alors le plus jeune membre de l’association “Forteresse de l’art” de Cracovie qui organisait chaque année un important festival de performances. C’est une forme artistique qui évoque pour moi la liberté et surtout la pluridisciplinarité. Très rapidement, j’y ai intégré des éléments de vidéos que je mixais en temps réel. Pendant longtemps, je mixais aussi dans des situations de fêtes ou de soirées techno-électro. Pour moi, les performances sont des actions proches des rituels chamaniques. Je viens d’une tradition athée et le monde des religions m’a toujours fasciné et effrayé en même temps. À ma manière, j’ai inventé des rituels auxquels d’autres peuvent participer.

BN - Dirais-tu que les transes t’intéressent aussi ?

ML - Oui. Je suis déjà entré dans des états émotionnels jusqu’à la transe en mixant des vidéos pendant 24h sans interruption dans certaines soirées comme à l’Electric Kingdom au Columbiahalle de Berlin. Toutes les grosses soirées sont des formes de transe. Des milliers de personnes y galopent aux mêmes rythmes. La musique électronique répétitive comme la house et la techno sont les premières de la tradition occidentale qui visaient la transe. Elles sont souvent une transposition de certaines transes africaines.

BN - Pour terminer cet entretien j’aimerais te partager une citation du philosophe Gaston Bachelard12 qui entre en résonance je trouve avec la poésie de certaines de tes œuvres numériques. Il nous dit : “Dans la rêverie, cosmique rien n’est inerte. Tout vit d’une vie secrète, donc tout parle sincèrement. Le poète écoute et répète. La voix du poète est une voix du monde.”.

ML - Ça me parle. Dans ces états de création, je me sens effectivement comme un conducteur de quelque chose qui me traverse et que j’exécute. Comme si clairement ça ne venait pas de moi. Dans ce sens-là, en effet rien n’est inerte. J’essaye de sentir le flot, le stream, la rivière d’énergies et d’informations qui est constamment en train de me traverser comme une feuille flottant à la surface d’une rivière prise dans un tourbillon après qu’une pierre ait été jetée dans l’eau

BETTIE NIN / MILOSH LUCZYNSKI

Rozmowa artysty z kuratorką przeprowadzona w lutym 2024 roku

BN: Chciałabym rozpocząć ten wywiad od podstawowego pytania: jak określasz swoją postawę artystyczną?

Jesteś emigrantem, podróżnikiem, kontemplatorem, obserwatorem i zbieraczem rzeczywistości. Jesteś nieustannie w ruchu. Czy to wpływa na twoją POSTAWĘ ARTYSTYCZNĄ? Czy jest to również postawa POLITYCZNA?

Milosh Łuczyński: Już w dzieciństwie żyjąc kraju, z którego pochodzę z rodziną, nie do końca czułem się na swoim miejscu. Zawsze fascynował mnie nomadyzm. Wiec podróżuję i rzeczywiście ma to wpływ na moją pracę. Pracuję żeby podróżować, podróżuję żeby pracować. Moja praca artystyczna posiłkuje się doświadczeniem podróży, i vice versa. Przemieszczanie się pozwala mi czuć się wolnym. Postanowiłem zostać artystą właśnie po to żeby być wolnym, i w tym sensie jest to radykalna postawa polityczna.

BN: Gdy mówisz o swoich doświadczeniach z podróżami i różnych miejscach, które odwiedziłeś, mówisz o INTERKONEKCJACH, o współzależnościach między różnymi formami ŻYJĄCEGO (flora, fauna, minerały), między środowiskiem naturalnym a syntetycznym środowiskiem miejskim. Zainteresowała cię koncepcja “mesh” brytyjskiego filozofa Timothy’ego Mortona. Czy mógłbyś nam o tym opowiedzieć?

ML: Bycie w ciągłym ruchu unaocznia to że wszystko jest jednym, że wszystko jest ze sobą powiązane. Sztuczny podział między Naturą a Kulturą, istnieje tylko dla mieszkańców świata tak zwanej « cywilizacji » , dla których podróz do Natury jest cała wyprawą. Dla mnie tak nigdy nie było. Zawsze lubiłem spędzać czas zarówno wśród starych, wielkich drzew w lesie, jak i wśród wieżowców wysokich jak góry. Moje odczucia są w obu miejscach dość podobne. Kiedy pierwszy raz zobaczyłem w Szanghaju jego drapacze chmur niknące w lepkim, szarym monsunie, czułem coś podobnego jak w Dolinie Białej w Chamonix... otoczonej majestatycznymi górami Aiguille du Midi, oświetlonymi zachodzącym słońcem. Porównywalny nastrój melancholijnej kontemplacji ogarnia mnie w obu tych miejscach. Wyłączam intelekt i odczuwam tak samo. Nasze miasta są dla nas jak mrowiska dla mrówek. Myślę, że to, co nazywamy Kulturą, jest po prostu częścią Natury.

BN: Z tej tak zwanej “Natury” pobierasz PRÓBKI, fragmenty rzeczywistości w postaci materiałów lub obrazów. Jak układasz te cząstki świata? Jak funkcjonuje twój wzrok, który jednocześnie i jest zogniskowany i chce pokazać całość systemu?

ML: Zacząłem samplować rzeczywistość w latach 90-tych, gdy tworzyłem taśmy wideo zatytułowane « Speed Lines », na których szybko, w ujęciach od pół do dwóch sekund, kompilowałem w nieprzerwane ciągi sekwencje wyrwane z ich liniowego czasu. Potem to trochę rozwinąłem, na przykład w projekcie « Pattern» budowałem losowe konstelacje trójkątów. Nie przygotowywałem planów zdjęciowych. Po prostu filmowałem... zarówno na ulicy, jak i w lesie. Mogło to być ujecie w zbliżeniu, jak np liść pływający na powierzchni wody, lub obraz autobusu jadącego w Nowym Jorku. Następnie spontanicznie układałem te obrazy obok siebie, aby zbudować te konstelacje , które ewidentnie przypominają siatkę (mesh). Lata później znalazłem koncepcję “mesh” w tekstach Timothy’ego Mortona. Także w modelowaniu 3D istnieje mesh, to metoda tworzenia powierzchni nieprostokreślnych. Na tej wystawie jedna z instalacji nosi nazwę Próbki / Mesh. Powstała po podróży do Australii, gdzie odwiedziłem bardzo dużo parków narodowych. Każdy z nich był odizolowany od ... miast, obszarów rolniczych i przemysłowych, w imię tak zwanej “ochrony natury”. Z kolei ja odizolowałem próbki Natury: drzew, liści, zamykając je w prawie hermetycznych kapsułach ze szkła i zbrojonego betonu. Obserwowałem potem jak zmieniają się te elementy naturalne, które rozkładały się, gnily. Materia, kształty i faktura zmieniały się. Ta instalacja jest refleksja na temat « konserwacji ». Rozdzielania rzeczy, żeby je chronić, pragnieniu utrwalenia pewnego stanu uważanego za “pożądany”.

BN: “Pożądany”, ponieważ bliski temu, co uważane jest za “dzikie”... Co dla ciebie oznacza “dzikie”?

ML: Dla mnie “dzikie” są miejsca na Ziemi, gdzie zachodnia nowoczesność zaburzyła istniejącą równowagę, nie dając w zamian niczego poza lękiem, konsumpcją, betonem, chaosem i walką o przetrwanie. Odwiedzałem “dzikie” miejsca, takie jak strefy przemysłowe w okolicach Guangzhou i Shenzhen, gdzie produkowana jest trzy czwarte produktów przemysłowych na świecie. Są tam całe dzielnice, które moi przyjaciele z Chin nazywali “shit-hole”, pełne tanich wieżowców zbudowanych na bardzo małych parcelach, nierzadko z odległością 1 metra między dwoma budynkami. Uliczki są tak wąskie, że widać tylko cienką, oddaloną linię nieba.

BN: Zatem «dzikie» zbudowane przez człowieka. Zacytuję Philippe’a Descolę, który mówi, że “Natura nie istnieje”, nawołuje do zaprzestania izolowania się od reszty «Żyjącego» bo to antropocentryczne, subiektywne i iluzoryczne. Pojęcie ANTHROPOCENU jest również jednym z motywów przewodnich twojej wystawy. W jaki sposób świadomość tego , że człowiek tak mocno zmodyfikował Żyjące na Ziemi wpływa na twoją pracę?

ML: Moja praca artystyczna jest obrazem tego co przeżywam i czuję.

Nie możemy dzisiaj negocować antropocenu, czyli sytuacji, w której się znaleźliśmy, ponieważ, między innymi, zdetonowaliśmy bomby atomowe na naszej planecie. Pluton zostanie w warstwach gleby na wieki, z pewnością znacznie dłużej niż trwała do tej pory “cała historia ludzkości”, jak mówi Morton. Codziennie tworzymy “hiperobiekty”, wytwory , które pozostaną niezmiennione nawet przez kilkadziesiąt ludzkich pokoleń, które modyfikują klimat i większość powierzchni planety.

Pomysł, że Człowiek różni się od innych form Życia, że jest na wyższym poziomie, jest dla mnie kompletnie absurdalny. Tylko 0,1% naszego kodu genetycznego jest specyficzne dla Homo Sapiens, reszta jest taka sama dla całości Żyjącego. Jak możemy traktować te organizmy z którymi dzielimy niemal wszystko, w ten sposób? Dlaczego myślimy ze jesteśmy -centrum? To nie tyle naszą planetę zniszczymy, co samych siebie.

BN: Twoja praca przesiąknięta jest ideą cyklu życia, stałej METAMORFOZY.

ML: To prawda, sporo moich prac podejmuje tę tematykę lub jest skonstruowana na zasadzie odnawialnego cyklu. Bardzo często używam pętli jako formy. Pętla, która nieznacznie się zmienia, jak cykle życia, które integrują nowe elementy ewolucji, aby odnowić się za każdym razem w inny sposób. Na przykład instalacja « Motus Interno » (łac. ciągły ruch) to cykl życia już po zniknięciu ludzkiej cywilizacji. Pozostała tylko fasada budynku w pętli czterech pór roku, ciągłe odnawianie się życia, podczas gdy nas już tam nie ma. Budynek staje się śladem po wymarłej Homo Sapiens. Pracuję nad ideą odnawiania się czasu, aby lepiej zrozumieć Życie.

BN: Interesujesz się także niezachodnimi koncepcjami Życia.

ML: Nasza zachodnia koncepcja jest teraz wszędzie, praktycznie zdominowała całą planetę. Byliśmy w stanie podporządkować sobie inne cywilizacje dzięki sprawnym technicznie wynalazkom, latającym maszynom ... i morderczej broni.

Niszczylismy inne sposoby istnienia, twierdząc, że jesteśmy bardziej zaawansowani cywilizacyjnie ... ale wiele innych, często wyrafinowanych systemów kulturowych żyje w zgodzie z resztą Żyjacego. My stopniowo zdajemy sobie sprawę z tego, że nie możemy dłużej tak postępować , tyle że ta świadomość pojawia się niestety zbyt późno. Antropocen jest początkiem masowego wymierania gatunków, może pociągnąć za sobą wyginięcie homo sapiens. W zasadach ewolucji nieprzystosowanie skazuje na wyginięcie..

BN: Jedna z twoich rzeźb odwołuje się do chińskiej wizji świata. Jest ona symbolizowana przez chmurę XIANGYUN. Czy możesz nam o tym opowiedzieć?

ML: Regularnie bywam w krajach Azji Dalekiego Wschodu od 2002 roku. Jestem tamtejszą kulturą zafascynowany. Xiangyun to chmura obfitości. W chińskiej symbolice, w azjatyckich kosmologiach, piorun przeszywa chmurę , która następnie inicjuje narodziny Wszechświata i Ziemi. Ta chmura przynosi deszcz, a po nim pola uprawne rodzą ryż. Reprezentuje szczęście i źródło życia.

BN: Chciałabym również porozmawiać o niektórych twoich PERFORMANCE, które są jak RYTUAŁY. Skąd to zainteresowanie?

ML: Zacząłem bardzo wczesnie robić performance, już na pierwszym roku Akademii Sztuk Pięknych. Byłem najmłodszym członkiem stowarzyszenia “Fort Sztuki” w Krakowie, które co roku organizowało duży festiwal performance.

Jest to forma, która dla mnie jest bliska wolności, jest bardzo multidyscyplinarna. Szybko włączyłem do moich wystąpień elementy wideo, które miksowałem na żywo. Przez wiele lat zajmowałem się miksowaniem obrazu, także na imprezach z muzyką elektroniczną, z techno. Dla mnie performance to działania zbliżone do rytuałów szamańskich. Pochodzę z tradycji ateistycznej, a świat religii zawsze mnie jednocześnie przerażał i fascynował. Zaczalem wymyślać moje własne rytuały, do uczestnictwa w których zapraszam innych.

BN: Czy interesuje cię TRANS?

ML: Tak. Wchodziłem w stany emocjonalne zbliżone do transu, np. w czasie niektórych działań, takich jak na Electric Kingdom w Columbiahalle w Berlinie, gdzie miksowałem wideo przez 24 godziny bez przerwy. Wszystkie duże imprezy techno są formami transu zbiorowego. Tysiące ludzi tańczy tam w jednym rytmie. Repetytywna, elektroniczna muzyka, house i techno, to pierwsze formy zachodniej tradycji, które odwołują się w tej skali do transu. Są to transpozycje transu afrykańskiego.

BN: Na zakończenie chciałabym podzielić się z tobą cytatami z filozofa Gastona Bachelarda, który, moim zdaniem, rezonuje z poezją niektórych z twoich prac cyfrowych. Mówi: “W kosmicznej zadumie nic nie jest bezwładne. Wszystko żyje tajemniczym życiem, więc wszystko mówi szczerze. Poeta słucha i powtarza. Głos poety jest głosem świata.”

ML: No tak. Zdarza się, że pracując w stanach szczególnej koncentracji, czuję się jakbym był przewodnikiem czegoś, co mnie przenika. To co wykonuję, jakby to nie pochodziło ode mnie. W tym sensie nic faktycznie nie jest bezwładne. Staram się czuć ten strumień, tę rzekę energii, jak liść unoszący się na powierzchni rzeki, schwytany w wir po tym, jak kamień został wrzucony do wody.

BETTIE NIN / MILOSH LUCZYNSKI

This interview between the artist and the curator was conducted in February 2024:

Bettie Nin - I would like to begin this interview with an essential question: that of your artistic stance. You are an expatriate, a traveler, contemplative, a capturer and gatherer of reality. You are constantly in motion. Would you say this nurtures your ARTISTIC STANCE? Is it also a POLITICAL stance?

Milosh Luczynski - “When I was a child living with my family in my home country, I already felt like an expatriate. I have always felt like an expatriate and have always been drawn to nomadic lifestyles. And this indeed has consequences on my work: I work to travel, and I travel to work. My work feeds off my travels and vice versa. Traveling allows me to feel free. I specifically chose to be an artist to be free, and in that sense, it’s a radical political stance.

BN - When you speak of your travel experiences and the different environments you have traversed, you talk about INTERCONNECTIONS. Those between different forms of life (fauna, flora, minerals), wild spaces, and urban artificial environments. You have also shown interest in the concept of “mesh” by the British philosopher Timothy Morton*. Could you tell us about that?

ML - This notion of interconnection comes precisely from the experience of being constantly in motion. The artificial breach between Nature and Culture or between civilization and the natural world only exists for citizens of the so-called “civilized” world, for whom venturing into “nature” is quite an expedition. For me, it has never been the case. I have always loved spending time in forests with gigantic ancient trees as much as being surrounded by skyscrapers as tall as mountains. My feelings are quite similar in both settings. The first time I visited Shanghai and its skyscrapers amidst the dense and polluted monsoon, I felt something comparable to an excursion in the Vallée Blanche of Chamonix, surrounded by the Aiguille du Midi and splendid mountains colored by the sunset. A contemplative melancholy enveloped me with the same intensity in both places. If I disconnect my intellect, I don’t feel them differently. Our cities are to us as termite mounds are to termites. I believe that what we call “Culture” is simply nature.

BN - In this so-called “Nature,” you collect SAMPLES, bits of reality in materials or images. How do you arrange these details of the world? How does your gaze function, both zoomed in and at the same time eager to show the entirety of the system?

ML - I started sampling reality in the 90s when I created video tapes titled Speed Line where I rapidly chained sequences detached from their real temporal linearity, ranging from half to two seconds. Then I began to be more technical. In the Pattern project, for example, I built random constellations of cut triangles. I didn’t prepare the shoots. I simply took images from the street as well as from the forests. It could be zoomed-in images like a leaf floating on the surface of a puddle or the image of a bus in New York. I then placed these images spontaneously side by side to construct these constellations that clearly evoke a mesh. Years later, I found the word “mesh” in the works of Timothy Morton. In 3D modeling, mesh is also a method of creating surfaces. In this exhibition, an installation is precisely called Samples. It was born following a trip to Australia where I visited a large number of nature reserves. Each one was isolated from cities, agriculture, and industrial environments, to defend a so-called idea of “Nature protection”. In turn, I isolated certain samples of trees and leaves by enclosing them, almost hermetically, in glass and reinforced concrete capsules. I observed the evolution of these natural elements which degraded, rotted, and whose textures and shapes changed. This installation opens a reflection on the question of conservation, on whether it is right or not to separate things to protect them, and on the desire to preserve a state considered “desirable.”

BN - “Desirable” because it’s close to what we imagine to be “wild”... What does “wild” mean to you?

ML - “Wild” defines for me the places in the world where Western modernity has destroyed the existing order without giving anything in return except anxiety, consumption, concrete, modern chaos, and struggle for survival. I love visiting “wild” places like the industrial zones of Guangzhou and Shenzhen, where three-quarters of the world’s industrial products are manufactured. There are neighborhoods that my Chinese friends call “Shit Hole,” full of very tall skyscrapers, built with little means on extremely small plots with sometimes only a meter between two skyscrapers. The alleyways are so narrow that you can barely see a tiny line far away in the sky.

BN - Wild constructed by humans then. I quote here Descola, for whom “nature does not exist”, he invites us not to dissociate ourselves from the rest of the Living because this position is anthropocentric, subjective, and illusory. The notion of ANTHROPOCENE is also one of the threads that weave through your exhibition. How does this awareness of a profound modification of the Living by humans impact your work?

ML - My artistic work is a direct reflection of what I feel and what I experience. And we cannot deny the Anthropocene today, that is, this situation in which we find ourselves because we have, among other things, detonated atomic bombs on our planet. Plutonium will remain in its strata for eternity, certainly much longer than the “complete History of humanity” as Morton says. We manufacture every day what he calls “hyperobjects,” objects that will barely degrade even over several human generations, objects that modify the climate and most of the planet’s surfaces. The idea that humans would be different from other forms of the Living, or even superior, is completely absurd to me. Only 0.1% of our genome is specific to the Homo sapiens race, the rest is shared with other forms of life. How can we treat these other beings who share practically the entirety of our flesh in this way? For what reason do we consider ourselves central? It’s not so much our planet that we are going to destroy but rather ourselves.

BN - Your work indeed infuses this idea of the life cycle, of permanent METAMORPHOSIS.

ML - Indeed, many of my works speak of that or function like that. I have worked a lot with the idea of loops as a form. A loop that metamorphoses slightly like the cycles of life that integrate new elements of evolution to reopen each time differently. The installation Motus Interno, for example (in Latin, infinite movement), speaks of life after the collapse of human civilization. On the facade of a building, one can see the cycle of the four seasons, the constant renewal of life that loops while we are no longer there. The building becomes the relic of a disappeared civilization, after the end of Homo sapiens. I work on this idea of the renewal of time to better understand the Living.

BN - You have also been interested in non-Western conceptions of life.

ML - Our Western conception is so visible that it practically invades the entire planet. We were able to dominate other civilizations thanks to powerful machines such as flying machines and formidable weapons. We crushed other modes of existence by claiming that we were more advanced than them. But many other extremely elaborate cultural systems live in harmony with the rest of the Living. We are gradually realizing that we cannot continue like this, but the problem is that this awareness unfortunately comes too late. This era of the Anthropocene will cause the sixth mass extinction, and it may also be that of Homo sapiens. In the principles of evolution, specimens that are not adapted are simply destined to disappear.

BN - One of your sculptures evokes a Chinese worldview. It is symbolized by a cloud they call XIANG YUN. Could you tell us about it?

ML - These clouds represent my fascination with the Asian countries that I have been visiting since 2002. Xiang yun is a cloud of abundance. In Chinese symbolism and Asian philosophical legends, it is a cloud crossed by lightning which then gives birth to the Universe and the Earth. This cloud brings rain and then rice to the plantations. It represents happiness and the source of life.

BN - I would also like us to talk about some of your PERFORMANCES which are like RITUALS. Where does this interest come from?

ML - I started doing performances very early, from the first year of Fine Arts. I was then the youngest member of the “Fortress of Art” association in Krakow, which organized a significant performance festival every year. It’s an art form that, for me, evokes freedom and above all, multidisciplinary. Very quickly, I integrated video elements that I mixed in real time. For a long time, I also mixed at parties or techno-electro nights. For me, performances are actions close to shamanic rituals. I come from an atheistic tradition, and the world of religions has always fascinated and frightened me at the same time. In my own way, I invented rituals in which others can participate.

BN - Would you say that TRANCES also interest you?

ML - Yes. I have already entered emotional states to the point of trance by mixing videos for 24 hours without interruptions in certain parties like at the Electric Kingdom at the Columbiashalle in Berlin. All the big parties are forms of trance. Thousands of people gallop there to the same rhythms. Repetitive electronic music like house and techno are the first in the Western tradition to aim for trance. They are often a transposition of certain African trances.

BN - To conclude this interview, I would like to share with you a quote from the philosopher Gaston Bachelard, which resonates with the poetry of some of your digital works. He says: “In cosmic DAYDREAMING nothing is inert. Everything lives with a secret life, so everything speaks sincerely. The poet listens and repeats. The voice of the poet is a voice of the world.”

ML - That resonates with me. In these states of creation, I indeed feel like a conduit for something that passes through me and that I execute. As if clearly it didn’t come from me. In that sense, indeed nothing is inert. I try to feel the flow, the stream, the river of energies and information that is constantly passing through me like a leaf floating on the surface of a river caught in a whirlpool after a stone has been thrown into the water.

BRUNO BLUTHGELD_ 2017/24
boucle vidéo de 6 minutes,
pavé en béton, 14 x 14 cm
BRUNO BLUTHGELD_ 2017/24
pętla wideo 6 minut,
kostka brukowa betonowa, 14 x 14 cm
BRUNO BLUTHGELD_ 2017/24
video loop 6 min,
concrete paving stone, 14 X 14 cm

JE VOIS L'ARROGANCE SANS FOND DE MES A PRIORI - JE NE SUIS QU'UN ÊTRE HUMAIN

“Je vois l’arrogance sans fond de mes a priori – je ne suis qu’un être humain” est une exposition monographique composée d’œuvres réalisées spécialement entre 2023 et 2024 et des réalisations antérieures, datant même des années 1990. Ces œuvres ne sont reliées ni par un médium ni par une esthétique commune, mais par une idée. Une idée qui a toujours été présente dans mon travail, concrétisée ici par la lecture des textes de Timothy Morton et la proposition curatoriale de Bettie Nin.

“La Pensée écologique” de Timothy Morton, “Le Serpent cosmique” de Jeremy Narby” et «La crise de transformation» de Norman Spinrad sont les textes fondateurs de ce projet

Paris 1.04.2024 _
Milosh Luczynski

Bettie Nin

est fondatrice et directrice du centre d’art contemporain d’Alfortville La Traverse, artiste et curatrice.

Milosh Luczynski

est un artiste multidisciplinaire.

Il travaille la vidéo, l’installation, la performance, le dessin, la peinture, l’objet, la lumière, la scénographie... combinant les arts visuels, la musique, le théâtre et la technologie.

Il vit et travaille à Paris, dans le Beskid Niski et en Normandie.

“Widzę bezgraniczną arogancję moich uprzedzeń – To wystawa monograficzna skomponowana z prac zrealizowanych specjalnie z myślą o niej, pomiędzy rokiem 2023 a 2024 jak i realizacji wcześniejszych, w tym również z połowy lat 90-tych XX wieku. Prac tych nie łączy ani wspólne medium ani wspólna estetyka a jedynie pewna myśl. Myśl obecna w mojej pracy od zawsze, tutaj skonkretyzowana dzięki lekturze tekstów Timothy Mortona i propozycji kuratorialnej Bettie Nin.

Oprócz “The Ecological Thought” Timothy Mortona, także “Kosmiczna spirala; Przekazywanie wiedzy za pośrednictwem DNA” Jeremy Narby i “Crisis of Transformation” Normana Spinrada są tekstami, które mnie do realizacji tego projektu bezpośrednio zainspirowały.

Paryż 1.04.2024 _
Milosh Luczynski

Bettie Nin

jest założycielką i dyrektorką centrum sztuki współczesnej La Traverse w Alfortville, artystką i kuratorką.

Milosh Luczynski

jest artystą multidyscyplinarnym.

Zajmuje się wideo, instalacją, performance, rysunkiem, malarstwem, obiektem, światłem, scenografią... łączy sztuki wizualne, muzykę, teatr i technologię.

Mieszka i pracuje w Paryżu, Beskidzie Niskim i Normandii.

“I see the bottomless arrogance of my presuppositions. I am just a human being” is a monographic exhibition composed of works specially made between 2023 and 24 and earlier realizations, even from the mid-1990s. These works are neither united by a common medium nor a common aesthetic, but by a specific idea. This thought that has always been present in my work, here made concrete by reading Timothy Morton’s texts and Bettie Nin’s curatorial proposal.

“The Ecological Thought” by Timothy Morton, “The Cosmic Serpent- DNA and the Origins of Knowledge” by Jeremy Narby and “Crisis of Transformation” by Norman Spinrad are the texts that directly inspired me to carry out this project.

Paris 1.04.2024 _
Milosh Luczynski

Bettie Nin

is founder and director of the Alfortville contemporary art centre La Traverse, artist and curator

Milosh Luczynski

is a multidisciplinary artist.

He works in video, installation, performance, drawing, painting, object, light, stage design... combining visual arts, music, theatre and technology.

He lives and works in Paris, the Beskid Niski and Normandy.



REMERCIEMENTS/PODZIĘKOWANIA/THANKS :

LUZ MANDO
JEREMY NARBY
TIMOTHY MORTON
PATRICK VIDAL
DONA SADOCK
NORMAN SPINRAD
SUENNE MEGAN TAN
CYRIL GUERNIERI
WILFRIED WENDLING
JEAN LOUIS COULLOC'H
VINCENT RAVALEC
LI CHIN SUNG
JAROSŁAW SUCHAN
GERY BOUCHEZ
ADAM GROMEK
ALEX PLUQUET
JONAS MAJERSKI
JENT ZHENG
RICHARD PINHAS



GALERIE CYRIL GUERNIERI

PARIS - HONFLEUR



© 2024 Milosh Luczynski

Tous droits réservés. Aucune partie du présent document ne peut être reproduite, stockée dans un système électronique d’extraction, ni transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, par photocopie, sous forme enregistrée ou autre) sans l’autorisation écrite préalable de l’auteur de l’œuvre ou conformément au termes de toute les droits d’auteur.

